

112 - 1985

Sommaire

	Pages
<i>Solidarités</i>	
André Dumas	2
<i>Sous le racisme, quelles idéologies</i>	
• <i>un panorama, une histoire</i>	
Marie-José Chombard de Lauwe	4
• <i>courants de pensée, médias, circuits culturels</i>	
Félix Lacambre	9
<i>Mariage et famille en Afrique</i>	
Cardinal Malula	19
<i>Les réponses inédites des cultures à l'annonce de l'évangile</i>	
René Jaouen	30
<i>Au rendez-vous des jeunes générations</i>	
• <i>à l'âge de tous les possibles et sans aucun droit</i>	
Jean Debruyne	45
• <i>aux risques de l'incroyance de nouvelles races de chrétiens</i>	
Jacques Purpan	52
• <i>Pâques à l'aube et rendez-vous de Pontigny</i>	60
<i>De la foi du charbonnier à la foi du jardinier</i>	
<i>Pour une foi culturée</i>	
André Gence	64

Solidarités

Notre Dieu, nous sommes en solidarité avec ceux qui vivent dans le danger et le combat. De loin ou de près, nous partageons leur détresse et leur espoir. Apprends-nous à étendre nos vies au-delà de nous-mêmes et à étirer notre cœur jusqu'aux frontières où les hommes souffrent et transforment le monde. Mets-nous en solidarité avec l'étranger, que nous ignorons, avec le démuné, que nous effaçons, avec le prisonnier, que nous évitons. Oh Dieu, que la solidarité soit ainsi un nom nouveau, un nom actuel pour cette fraternité, à laquelle tu nous appelles sans cesse.

Mais, ô Dieu, rends-nous solidaires dans la vérité et non dans le mensonge des tactiques. Délivre-nous de toute solidarité qui tournerait à la partialité destructrice et qui nous entraînerait dans la captivité de nos propres amis. Car tu nous veux solidaires, mais non partisans, toi qui as pris parti pour nous, sans jamais nous mentir sur nous-mêmes.

Mais, ô Dieu, rends-nous solidaires dans l'efficacité et non dans le verbalisme des déclarations. Délivre-nous de toute solidarité qui tournerait à l'inflation vaine et qui nous plongerait dans la paille des mots sans le grain des choses. Car tu nous veux solidaires, mais non pas tribuns, toi qui es toujours parole unie à la vie, parole en acte, fût-ce dans le silence.

Mais ô Dieu, rends-nous solidaires dans l'espérance et non pas dans la dramatique des catastrophes. Délivre-nous de cet obscur besoin que nous avons parfois de la souffrance humaine, comme si la souffrance pouvait être un quelconque bien, sauf pour celui qui dure en l'endurant. Car tu nous veux solidaires, mais non pas prophètes de malheur, toi qui as toujours voulu pour les hommes la justice et la liberté, la joie et la paix.

Mais, ô Dieu, rends-nous solidaires en humilité, car nous ne sommes pas capables de porter la terre entière. Délivre-nous de l'accablement qui n'aide personne et de la pitié qui empoisonne tout. Car tu nous veux solidaires de celui dont nous devenons vraiment le prochain.

O Dieu, purifie nos solidarités. Rends-les vraies, fécondes, ardentes et humbles.

Nous te le demandons au nom de Celui qui a été résolument solidaire de l'homme abandonné et méprisé, Jésus-Christ, ton fils, qui est notre frère. Amen.

André Dumas,

Sous le racisme Quelles idéologies

Week-end de réflexion

Fontenay-sous-Bois 15 - 16 décembre 1984

Les textes qui suivent sont rédigés à partir de l'enregistrement au magnétophone de deux exposés, l'un de Marie José Chombard de Lauwe, l'autre de Félix Lacambre. L'un et l'autre se complètent, montrant comment la droite traditionnelle, et l'extrême droite pénètrent peu à peu la société française et comment l'« Effet Le Pen » n'est pas seulement un phénomène passager.

I - Comment se manifeste la remontée de l'extrême droite raciste et fascisante: un panorama, une histoire, par Marie-José Chombard de Lauwe.

II - Comment l'idéologie de la nouvelle droite investit aujourd'hui l'opinion publique, à son insu : les courants de pensée, les médias et les circuits culturels, par Félix Lacambre.

Marie José Chombard de Lauwe, sociologue, déportée à Ravensbrück pendant la guerre 1940-1945, militante des droits de l'homme.

Félix Lacambre, ancien président national de l'A.C.O. (Action Catholique Ouvrière), ancien journaliste à La Croix, militant syndicaliste.

I. Un panorama, une histoire M.J. Chombard de Lauwe

Nous vivons une période où se manifeste une remontée très grave de l'extrême droite raciste et fascisante. Depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981, toutes les forces de droite se sont remobilisées et aujourd'hui on constate une nouvelle restructuration de rapports entre les groupes. On constate aussi des modifications des discours idéologiques, et parallèlement, une transformation de l'électorat.

Pour comprendre ce phénomène, il faut analyser une dynamique sociale qui s'enracine dans l'histoire, (cf. le succès du Front National, surtout aux élections européennes). Mais il s'inscrit dans une période de paroxysme qui a eu des précédents : il faudrait remonter loin : l'affaire Dreyfus, les lignes fascisantes des années 1930, ensuite la collaboration. Après la guerre, il y a le phénomène Pujade, phénomène cependant différent, même si P. Pujade a porté Le Pen au Parlement, le premier, en 1956. Puis il y a eu l'O.A.S.

Quelques faits tout récents : les 11 % de Le Pen au Parlement européen. Mais il y a des chiffres locaux qui sont inquiétants : plus de 29 % des départements ont dépassé les 12 % au Front National.

Un département comme les Alpes-Maritimes atteint 21 % : Cannes 23 % - Toulon 22 % - Mulhouse 18 % - Metz 17 % - Strasbourg 14 %.

Donc, on peut dire que le Front National a pris place sur l'échiquier politique comme une force non négligeable. Les conséquences sont que des partis de la droite conservatrice traditionnelle voient des sections entières passer au Front National : le cas pour le R.P.R., à plusieurs endroits. Ce qui oblige ce parti à durcir le ton. Il s'installe alors un rapport de dépendance et de concurrence entre les grands partis de droite traditionnelle et le Front National. Aux élections législatives de 1986, il semble bien que la droite traditionnelle ne pourra pas avoir la majorité sans les voix de l'extrême droite. Le discours de la droite traditionnelle a changé.

Comment est-ce possible ? Comment une droite fascisante a-t-elle pu devenir une force apparemment banale parmi d'autres ? Il faut pour comprendre cela revenir en arrière. Que s'est-il passé après la collaboration, après la guerre ? Les premiers petits groupes étaient clandestins : il s'agissait d'anciens S.S. (souvent de la division Charlemagne). En 1949, le mouvement « Jeune Nation » est créé. En 1958, Jeune Nation est dissoute. Tous ces mouvements sont caractérisés par leur mouvance, les suivre est difficile ; ils changent de noms. Mais il est plus facile

de suivre les personnes : on voit naître de nouvelles organisations avec les mêmes gens dedans. On peut suivre aussi les idéologies qui pendant longtemps sont assez peu masquées.

En 1956, l'Union Fraternité Française de Pierre Poujade réussit à envoyer 51 députés au Parlement, dont Tixier-Vignancourt et Le Pen. Leur idéologie : un anti-communisme forcené, le nationalisme, et déjà la xénophobie, le racisme. Mais c'est une flambée ; cela ne dure pas. On ne peut pas aligner Le Pen sur Poujade pour deux raisons : d'une part Le Pen a toujours été enraciné dans l'extrême-droite plus ou moins fascisante, ce qui n'est pas le cas de Poujade qui a été dans la Résistance, et d'autre part, le contexte de crise économique n'était pas le même, car c'était une crise de société en expansion, en urbanisation. Les voix de Poujade étaient rurales et des couches moyennes. Le Pen recueille aussi des voix de couches moyennes, mais il touche aussi beaucoup les couches urbaines, voire les couches populaires, ainsi qu'une certaine bourgeoisie.

Plus tard arrive l'O.A.S., qui est l'occasion de mobiliser l'extrême-droite. L'O.A.S. est un phénomène complexe. En 1963, on parle déjà de « révisionnisme de l'histoire ». Révisionnisme, terme employé par toute une filière de pseudo-historiens qui ont voulu nier l'existence des chambres à gaz pour montrer que l'hitlérisme n'était pas un système plus oppressif que d'autres afin de pouvoir l'aligner sur le goulag.

En 1964, création d'« Occident » où l'on retrouve Alain Madelin, Alain Robert, François Dupras, etc. C'est le visage le plus clair, à l'époque, du nationalisme français, dur, avec ses violences et toujours les mêmes thèmes : xénophobie, etc... et les références assez claires au facisme, à Mussolini ; mais, discrètement à Hitler tout de même trop marquant.

En 1963, Dominique Venner crée « Europe-Action », puis, parallèlement un petit mouvement, le Nationalisme de Progrès et le Rassemblement Européen de la Liberté, pour préparer les élections. C'est de là qu'est issu le GRECE. Tous ces groupes ont des camps d'entraînement très dur.

En 1968 par de Gaulle, en 1974, par Giscard d'Estaing, amnisties de l'O.A.S. Les militants de l'O.A.S., entraînés à la guerre psychologique et aux combats de rue, deviennent les gardes du corps pour la droite conservatrice dans la campagne électorale de 1974. C'est dans cette période qu'on voit naître le fameux SAC. Et aussi la Confédération Française du Travail, le C.F.T., où on retrouve des anciens de l'O.A.S. qui deviennent gardiens des entreprises.

Se crée aussi la FANE : Faisceau d'Action Nationaliste Européenne, mouvement tout

à fait néo-nazi. En 1968 et 1969, on voit apparaître le GUD, Groupe Union Défense, à Assas, le GAJ, Groupe Action Jeunesse, tous deux en milieu étudiant.

En 1968, Occident est dissous, et se crée « Ordre Nouveau » avec les mêmes personnes : il sera dissous en 1973. L'un et l'autre sont dissous pour leurs violences extrêmes, pour l'appel à la violence, pour leur liaison avec les groupes néo-nazis internationaux, leurs références aux criminels de guerre, et leur racisme.

Mais déjà en 1972, se crée le « Front National » pour pouvoir rassembler les forces de l'extrême-droite, et en 1974 le « Parti des Forces Nouvelles », qui sera longtemps concurrent du Front National.

Au plan international, il y a les internationales fascistes. Le premier congrès a lieu en 1951, à Malmö. Là, 60 délégués de neuf pays européens créent le MSE, Mouvement Social Européen. Un français, Maurice Bardèche, y participe. Quelques mois plus tard, un nouveau Congrès fasciste crée le Nouvel Ordre Européen, le NOE, plus actif, plus dur, et qui va continuer à se développer. P. Clémenti y représente la France, et ce Clémenti a travaillé avec Hersant sous l'occupation, il a été un des fondateurs de la LVF, Ligue des Volontaires Français, et son journal aujourd'hui est : Le Combat européen.

Au plan mondial, et pas seulement pour l'Europe, il existe le NSDAP (National sozialistische deutsche Arbeiter partie), c'est-à-dire parti hitlérien, constitué aux Etats-Unis également. Il émet des tracts néo-nazis. Il a édité un petit document qui s'intitule l'« Appel du futur », tout à la gloire d'Hitler. C'est l'Image tout à fait mystique d'Hitler : « Hitler est notre avenir ». La ligue mondiale anti-communiste, sous la présidence d'un Américain, s'est implantée en Amérique du Nord, et en Amérique latine, ainsi qu'au Proche-Orient et en Europe.

Actuellement, on peut regrouper ces mouvements, ou ces associations autour de *thèmes centraux*, qui peuvent avoir des structurations diverses suivant les cas : anticommunisme, antisocialisme, thème que l'on retrouve partout, le nationalisme également partout ; la xénophobie et le racisme, depuis les plus durs jusqu'aux thèmes de l'éloge de la différence et visant à maintenir chaque groupe dans des isolats ; l'anti-égalitarisme et l'élitisme, qui caractérisent surtout la nouvelle droite ; le culte du chef, le culte de la force ; le goût de la violence, l'appel à la violence, la référence aux penseurs et aux héros fascistes ; deux thèmes plus particuliers, le mysticisme, l'irrationnalisme ; enfin un thème assez intéressant : la révolution conservatrice source d'inspiration de la nouvelle droite, mais également l'anarchisme de droite qui séduit certains groupes d'étudiants et va par moment jusqu'à rejoindre des groupes libertaires.

Les théories qui animent ces groupes sont parfois des plus élémentaires (voir certains documents de la FANE) ; ou ce sont des rationalisations plus ou moins logiques (cf. Le Pen) ; ou encore le scientisme de la nouvelle droite.

Enfin *les pratiques* de ces groupes : les groupes de basé utilisent volontiers la violence ; à peu près tous, la propagande, l'action culturelle, voire la démagogie ; d'autres, la falsification de l'histoire qui peut être le révisionisme ou encore l'idéalisation ; d'autres, la banalisation des luttes de la Résistance et de la collaboration, montrant qu'il s'agit simplement d'un courant politique, d'une phase de l'histoire, sans plus. Deux tactiques importantes politiquement : l'entrisme légal dans l'appareil de l'Etat : c'est-à-dire que des membres de l'extrême droite seront reconvertis dans les partis traditionnels de la droite ; et les infiltrations dans les associations et dans les grands corps de l'Etat : par exemple, l'inspecteur Paul-Louis Durand, de la FANE, aux Renseignements Généraux.

Il faudrait ensuite énumérer tous les mouvements ou les groupes fascistes, certains clandestins, d'autres plus officiels, plus ou moins à l'origine d'attentats contre certains organismes comme, la Ligue des Droits de l'Homme, la Fédération Nationale des Déportés et Internés, etc...

Notons spécialement *la FANE* dissoute en 1980, tout à fait nazie, reconstituée avant même sa dissolution sous le nom de Faisceaux Nationalistes Européens : *FNE*. La *FNE* reprend vigueur aujourd'hui, et sa revue, *Notre Europe*, était vendue récemment à la Porte d'Orléans. Voici un exemple de ce que publie *Notre Europe* :

" Pourquoi être contre la peine de mort ? "

« Notre lutte est un combat contre le parasitisme sous toutes ses formes. Il existe des corps étrangers dont l'élimination est vitale, dans certains lieux et à certains moments. Nous nous attaquons à d'autres éléments indésirables. En matière de lutte contre la criminalité nous sommes favorables à la peine de mort, ni par esprit de vengeance, ni même en vertu de son pouvoir dissuasif, pour nous tout à fait subsidiaire, mais dans le but d'éliminer d'un corps social sain des éléments pervers et pervertissants tout à fait irrécupérables ».

La Nouvelle Droite : née d'Europe-Action et du Rassemblement Européen. Ces mouvements avaient peu de succès, d'où le lancement du *GRECE* (Groupement de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne) qui a fonctionné vers les années 70, et qui a été découvert par les médias en 1979. Sa première revue était « Nouvelle Ecole », qui a eu un procès à cause d'un eugénisme très violent.

Ce sont des groupes très efficaces, avec des clubs régionaux, des clubs par secteur et par thème : par ex., Sciences PO, HEC, etc... Leurs thèmes fondamentaux sont l'élitisme, l'antiégalitarisme, la bio-politique.

« Si la biologie est ce qu'il y a de plus important dans la formation de l'individu, les lois qui ont régi les groupes ethniques des peuples étaient fondées sur la génétique, sur la biologie, donc ces lois doivent être encore valables pour nos peuples aujourd'hui, et il faut fonder la politique sur le biologique ». Quand on pousse l'idée jusqu'au bout, se sont des théories nazies. Et l'intention de ces groupes est d'entrer dans tous les lieux où l'on forme les cadres de la nation.

Au début, s'est développé un de leurs clubs, le *Club de l'Horloge*. Ce club a coupé ensuite le cordon ombilical, et il est considéré comme un club de l'UDF et du RPR. Il se dit lui-même le laboratoire de pensée de la nouvelle opposition. Il y a des réseaux, non seulement dans l'opposition, mais dans toutes sortes de clubs créés autour.

Il n'est pas possible d'énumérer ici les groupes ou les partis très nombreux, les organismes ou encore les publications, qui sont tous plus ou moins issus de cette nouvelle doctrine, ou qui sont liés à elle d'une manière ou d'une autre. Cela va du CNIP (Centre National des Indépendants et Paysans) aux Comité d'Action Républicaine (CAR), en passant par le Club de l'Horloge et le Groupe de Recherche et d'Etudes sur la Civilisation Européenne (GRECE).

Quelques explications de la réussite de Le Pen :

— Un changement de majorité amène une crise dans l'ex-majorité, un désarroi, et ensuite une reprise en mains, un durcissement. C'est ce qui s'est passé en 1981.

— L'effet du temps : l'extrême droite a toujours été présente, mais dans l'après-guerre il y avait un tabou pour tout ce qui pouvait ressembler au fascisme, au nazisme. Peu à peu, le temps et tout un travail de l'extrême droite a contribué à effacer ce tabou. L'extrême-droite a banalisé les luttes de la Résistance et de la collaboration. Elle a même parfois traîné dans la boue la Résistance, et aussi exalté le nazisme. Elle a provoqué ce qu'on peut appeler « la marée brune », c'est-à-dire tous ces ouvrages sur le nazisme, banalisé comme un terrain d'aventures.

— L'électorat est perturbé par une crise, qui n'est pas seulement économique, mais qui est une crise de société. On a urbanisé un peu n'importe comment, ce qui a créé des tissus urbains où les populations perdent leur identité. A Dreux, par exemple, les zones de la ville ancienne n'ont pas voté Le Pen ; ce sont les zones nou-

velles qui ont voté le plus pour le Front National. Une partie de la classe ouvrière était le barrage contre les idées d'extrême-droite fascisante ; ce barrage cède en partie, et il y a un désarroi d'une partie de la classe ouvrière.

— La perte de l'image positive de l'URSS, liée à la découverte des atteintes aux droits de l'homme dans les pays socialistes ; ce fut une déception énorme pour une partie de la gauche. Et cela a été utilisé pour banaliser toutes les atteintes aux droits de l'homme : « il y a des erreurs partout », « c'est partout la même chose ». Oui, il y a des atteintes aux droits de l'homme partout, mais il y a des systèmes spécifiques à étudier : la spécificité de l'hitlérisme et du fascisme est que le racisme est un racisme d'Etat, très caractérisé : tout est écrit, systématisé, ce qui n'est généralement pas le cas dans la plupart des autres systèmes.

— La fin du contentieux historique entre la droite et l'extrême droite : il y avait une coupure pendant la collaboration. Il y a eu ensuite une coupure entre la droite gaulliste et l'OAS. Maintenant, le RPR arrive à gommer cette coupure. Si bien que la liaison de la droite avec l'extrême-droite est moins difficile et plus acceptable ponctuellement.

— La tactique de la nouvelle droite : grâce au Club de l'Horloge en particulier, on voit la nouvelle droite récupérer les valeurs de la gauche : par exemple, l'appropriation de la liberté contre le totalitarisme : liberté d'entreprendre, d'affirmer sa différence, de se montrer compétitif, de défendre l'école privée. On accuse la gauche d'avoir une pensée rigide, beaucoup plus formaliste, et en marche vers le totalitarisme. Le Club de l'Horloge développe dans ses colloques le thème suivant : le socialisme engendre toujours le totalitarisme aussi bien le stalinisme que le fascisme. Les socialo-communistes sont en marche vers le totalitarisme. Un autre thème : la liaison entre la liberté économique et le libéralisme politique.

— Il faudrait encore ajouter les arguments démagogiques de Le Pen que tout le monde connaît.

II. Les courants de pensée, les médias et les circuits culturels

Félix Lacambre

1) Une série de remarques préalables

— Il est très difficile de parler avec précision de l'extrême-droite car il est difficile d'identifier les personnes et les groupes, les personnes changent de noms, les

groupes se dissolvent et se reconstituent très rapidement. Depuis octobre 84 à maintenant (décembre 84) il y a déjà de nouvelles données.

— Les frontières sont floues entre ces groupes et cela complique le travail de l'informateur.

— La prudence des expressions écrites : il est par exemple très difficile de « coincer » Le Pen sur un propos raciste : il n'a perdu qu'un seul procès.

— La menace constante d'action en justice et de droit de réponse qui pèse sur les médias opposés à l'extrême-droite. Il y a des spécialistes du droit de réponse dans les rangs de l'extrême-droite.

— Le décalage entre l'image que ces gens veulent donner, et la réalité des choses : c'est dire qu'il est difficile d'analyser ce qui se passe dans la droite et l'extrême-droite française car elles se donnent une image la plus démocratique possible. Et aujourd'hui, Le Pen veut la respectabilité : et cela prend auprès des français.

Le rapprochement de deux textes, à 48 ans de distance, est significatif.

Le 7 août 1936, dans « Gringoire », qui tire alors à 500.000 ex. « Sommes-nous le dépotoir du monde ? Par toutes les routes d'accès transformées en grand collecteur, coule sur nos terres une tourbe de plus en plus grouillante, de plus en plus fétide. C'est l'immense flot de la crasse napolitaine, de la guenille levantine, des tristes puanteurs slaves, de l'affreuse misère andalouse, de la semence d'Abraham et du bitume de Judée. Doctrinaires crépus, polates mitées, grattins des Ghettos, contrebandiers d'armes, pistoleros en détresse, espions, usuriers, gangsters, marchands de femmes et de cocaïne, ils accourent précédés de leurs odeurs, escortés de leurs punaises ». (Henri Béraud).

Le 15 septembre 1984, à la Porte de Versailles, au Congrès du Front National. « Pour se convaincre que notre analyse est juste, il suffit de regarder les rues, les aéroports, les écoles, les services sociaux, les H.L.M., les hôpitaux, d'où nous sommes boutés dehors par une véritable marée humaine. Le Front National rend responsables les chefs politiques de la majorité et ceux de l'opposition actuelle qui sont unis en effet dans ce crime (applaudissements ; on a crié : dehors les bicots, à la mer les melons, et la journaliste de Radio-Libération a été malmenée et on lui a craché au visage) ».

2) Les théories de l'extrême-droite par rapport à la prise de pouvoir culturel

Alain de Benoist, qui est le philosophe « père » du courant de la nouvelle droite, et qui écrit régulièrement dans le Figaro Magazine, dit dans un de ses livres : « Vue de droite » : « Il n'y a de prise de pouvoir politique que par le pouvoir culturel ». Cela explique le soin mis à conquérir ce pouvoir culturel. « L'adversaire, dit le même auteur, n'est pas le communisme, mais l'égalitarisme judéo-chrétien. L'erreur du christianisme, ce n'est pas de dire que l'âme existe mais que tout homme en possède une, identique, en naissant. Or, la vertu, comme le vice, sont le privilège des meilleurs » (dans « Les Idées à l'endroit »).

Michel de Rostolan, un ancien d'« Occident », qui est au bureau du Centre National des Indépendants Paysans, est secrétaire national à « La Vie Associative et à l'Action Culturelle » du CNIP. Il participe à la Ligue Mondiale Anticomuniste. Il écrit : « Il faut réagir contre les forces et les pouvoirs qui pervertissent l'opinion, à travers l'information, les médias, les idées, les procès d'intention. Le premier objectif est la reconquête du pouvoir culturel, et la libération de la culture du socialo-communisme ».

Un autre, Pierre-Marie Guastavino, au Club de l'Horloge, conseiller de Paris, délégué à la culture, maire adjoint du 20^e arrondissement. Dans « Magazine Hebdo » au mois d'août 1984, largement diffusé dans le 20^e, par le journal de M. Bariani, il écrit : « C'est pourquoi la France doit rejeter clairement le principe d'une société où coexisteraient sur un même territoire des groupes humains très éloignés par la culture. La France multi-culturelle, c'est la négation de la France, car il est des cultures étrangères qui de toute évidence sont incompatibles avec les fondements du droit français et avec notre mode de vie. Dans ces conditions, il n'y a pas pour les populations étrangères d'autres choix que l'assimilation totale ou le retour au pays d'origine. L'assimilation suppose un véritable enracinement, le sentiment de vouloir vivre ensemble et l'abandon de tout particularisme et de tout attachement extérieur. Et pour ceux qui éprouveraient encore quelques états d'âme, rappelons que l'avenir de la France c'est d'abord l'affaire des français ».

Philippe Malaud, au Congrès National CNIP le 27 octobre 1984, a défini 100 propositions pour les 100 premiers jours de l'alternance. Parmi elles, la proposition n° 66 : « Supprimer la profession d'animateur socio-culturel ».

Le combat culturel est un combat fondamental pour l'extrême-droite. Il est même plus important, dans l'état actuel des choses, que le combat directement politique.

Le responsable du Club de l'Horloge, Yvan Blot, au cabinet de J. Chirac par ailleurs, a signé sous le pseudonyme de Michel Noré, quand il était au GRECE, dans « Eléments et Recherches » la phrase suivante : « Ethnie et dressage sont les deux fondements d'une humanité supérieure ».

Dans la revue « Nouvelle Ecole », Yves Tristen (est-ce le vrai nom ?) écrit : « Il ne faut pas envisager seulement les mesures eugéniques négatives. Il y a un seconde étape plus constructive : le certificat pré-nuptial amélioré, l'avortement, le planning familial, la stérilisation des tarés les plus notoires, les inséminations artificielles programmées ne seront que des mesures de bricolage, d'urgence, dès lors que les perspectives eugéniques laissent envisager la programmation des types souhaités ».

Marie José Chombard de Lauwe montrait comment les publications nazies refont surface. Un exemple : au début de 1984, est mort un certain Claude Armel, alias Le Monier. Il travaillait dans une revue appelée « Est-Ouest », mensuel d'études politiques internationales. C'est surtout une revue anti-communiste, largement diffusée auprès des journalistes. En janvier 1984, cette revue rendait hommage au défunt en reproduisant un texte de lui écrit en 1942 : « Ce fut l'éternelle tentation de l'âme française et son éternelle faiblesse : accepter tous les hommes qui venaient d'ailleurs, accorder le droit de cité à tous. Etre raciste aujourd'hui, c'est donc prendre garde à ce que les mélanges ne s'effectuent pas en trop grand nombre et au hasard, mais c'est aussi travailler au perfectionnement de la race de l'intérieur de cette race même ; c'est pratiquer une politique de la qualité humaine c'est empêcher que naissent et se perpétuent des déchets humains ; c'est pratiquer une sélection qui deviendra peu à peu impitoyable par l'élimination des tarés, par le rejet de la paternité et de la maternité de ceux qui ne peuvent créer des êtres sains et forts ».

3) Les circuits culturels des municipalités

Depuis mars 1983, au syndicat des professions artistiques et culturelles, on a enregistré le licenciement de 850 à 1.000 personnes par les municipalités, dans l'animation culturelle municipale. Il faut citer Anthony, mais aussi Nantes (fermeture de la Maison de la Culture), Nîmes, Arles, Avignon. St-Etienne, Tourcoing, Châlons-sur-Saône (fermeture de Maison de la Culture, vente aux enchères, sur le trottoir, du matériel), Aulnay-sous-Bois, Brest, Marne-la-Vallée.

Le mouvement national des élus locaux, qui est de l'opposition, présidé par Charles Pasqua, du R.P.R., a choisi pour conseiller les élus locaux, deux personnes :

Alain Robert, un ancien d' « Occident », d'Ordre Nouveau, du P.F.N., aujourd'hui au CNIP ; et Gérard E. ...même appartenance, même itinéraire.

Les Associations qui doivent aider les municipalités dans ce combat contre les gens de gauche, en mars 1983 : une Association des Elus pour la liberté de la culture : président, Jean-Paul Hugo, maire de Saumur, RPR, ancien responsable de l'UNI (Union Nationale Interuniversitaire) et l'UNI est membre de la Ligue Internationale Anti-communiste. Il y a trois adjoints : Bernard Mérigot, du CNIP, François Dreyfuss, RPR et Yves Le Gallon, du P.R. secrétaire général du Club de l'Horloge. Qui adhère à cette Association ? Actuellement, quarante municipalités, dont Toulouse, Bordeaux, Nantes, Aix, Nîmes, ...Les conseillers techniques de cette Association sont : Jean Musy, qui était le délégué général au Ministère de la Culture en 1975 et 1978, et Jean-Claude Grossens, qui est le responsable des affaires culturelles au RPR ; il était un des patrons du Centre Pompidou.

Dans le sillage de cette dernière Association : l'Association « Art et Lumière » présidée par Daniel Courant, enseignant, membre des groupes « Chrétienté - Solidarité », avec comme trésorier Alain Thiot ancien responsable du P.F.N. de la Sarthe et ancien de l'UNI, comme vice-présidents Jean-Paul Hugo (Association précédente), et Dominique Leverd qui avait fondé une Association portant le même nom : « Art et Lumière » il y a trois ans, à Paris, et qui organise les « Rencontres de Fontevault », rencontres culturelles et politiques.

A la même adresse que « Art et Lumière », 14, rue Duphot, Paris 1^{er}, se trouve l' « Alliance pour une nouvelle culture », dont la présidente Aude de K. ...qui était déjà dans l'Association « Art et Lumière » ; le vice-président est Daniel Courant, déjà président d' « Art et Lumière », le trésorier est Michel de Rostolan (voir plus haut) président aussi du Cercle Renaissance (dont l'objectif officiel est « promouvoir une renaissance des valeurs culturelles, civiques, morales et spirituelles »).

L'ancien secrétaire général adjoint de cette précédente Association, Philippe Le Joly de Villiers, aurait démissionné, paraît-il, au mois de mars 1984. C'est un ancien de l'ENA, ancien sous-préfet du temps de Giscard, démissionnaire en 1981. Il a mis en place le spectacle du Puy du Fou, en Vendée ; cela représente 650 acteurs, 230.000 spectateurs en 1983. Certains l'accusent de ressusciter les thèses de Ch. Mauras à travers ce spectacle. Mais il a mis en place également une radio locale : « Radio à l'Ouest » qui couvre quatre départements ; et aussi un hebdomadaire : « A l'Ouest Hebdo » qui tire déjà à 10.000 exemplaires, soutenu par les entreprises des quatre départements. Dans l'émission « Vive la crise » avec Yves Montant, on a parlé de cet hebdomadaire en positif. Il vient de mettre en place, à Nantes,

avec l'aide d'Olivier Guichard, président du Conseil Régional des Pays de Loire, la Fondation pour les Arts et Sciences de la Communication.

Le problème est *d'investir la communication*, pour prendre, demain, *le pouvoir culturel*.

Il faut citer également l' « Union des Intellectuels Indépendants » fondée en 1951 par Claude Adam, membre du Club Renaissance, qui écrit dans Rivarol, ancien du P.P.F. de Doriot ; comme membre, il y a Michel de Rostolan (voir plus haut), et Pierre Morel, le président de l'Association pour la liberté de Rudolph Hess !!

La collusion entre l'extrême-droite et les intégristes catholiques. Au Congrès du F.N. (Le Pen) en septembre 1984, on a célébré la messe, celle de St Pie V, bien sûr, avec l'Abbé Aulagnier, ordonné par Mgr Lefebvre : le sermon était violemment anti-socialiste : « les ennemis de la France et de Dieu sont au pouvoir en France ». Mgr Lefebvre, lui-même est vraiment un homme d'extrême-droite, y compris dans sa conception de l'Eglise. Il suffit de lire sa lettre ouverte au Pape, datée du 9 décembre 1983, qui a été publiée par la Documentation Catholique, du 20 mai 1984, n° 1874, pages 544 à 547. Il reproche au Pape et à Vatican II la conception de l'Eglise comme Peuple de Dieu. L'idée de « peuple » est insupportable ; il y a des responsables, dans l'Eglise comme ailleurs, et ils le sont de droit divin. Le gouvernement collégial « démocratique » de l'Eglise, les « faux » droits naturels de l'homme sont critiqués, ainsi que le pouvoir absolu du Pape. Egalement critiquée la conception protestante de la messe, et la libre diffusion des hérésies et des erreurs, telle qu'elle figure dans le texte sur la liberté religieuse. Il faut ajouter que cette lettre ouverte du 9 décembre 1983 était contresignée par un autre évêque, Mgr de Castro Meyer, ancien évêque de Campos, au Brésil, qui était le conseiller spirituel du mouvement « Tradition, Famille, Propriété » qui a destabilisé le régime démocratique du Président Goulard en 1964. Et depuis 20 ans, le Brésil est sous le pouvoir militaire à cause de ce mouvement.

Dans la même ligne, les groupes « Chrétienté - Solidarité ». Le responsable est un certain Romain Marie, Bernard Antony, car on ne sait plus comment il faut l'appeler. Dans le milieu catholique, il signe Romain Marie, dans les milieux politiques, il s'appelle Bernard Antony. Il présidait le CNIP dans la région de Toulouse, jusqu'au 11 février 1984, date à laquelle il a adhéré au Front National. Il est aujourd'hui député européen sur la liste de Le Pen. Il a fondé avec Madiran (d' « Itinéraire ») et avec Francis Prignot (de « Minute ») le quotidien « Présent » qui tire à 7.000 exemplaires (avec quel argent ! ?). Romain Marie a fondé les

Groupes « Chrétienté - Solidarité » dont le siège est rue Calmel dans le 18^e arrondissement. Il organise tous les ans, à Paris, au mois d'octobre, les Journées de l'amitié française : il y vient 2 à 3.000 personnes, et les organisations qui envoient leurs membres : « Légitime Défense », la « Ligue contre le crime pour la peine de mort », « Laissez-les vivre », etc. ...En 1983, on a entendu Arnaud de Lassus, de l' « Action Familiale et Scolaire » dénoncer quatre superpuissances qui colonisent la France : le marxisme, le maçonisme, les Juifs, les Protestants, que symbolisent : Fitermann, Hernu, Badinter et Rocard.

Un autre courant, qui s'appelle l' « Office International des Oeuvres de Formation Civique et d'Action Culturelle selon le Droit Naturel et Chrétien ». La méthode est intéressante : il faut constituer une équipe de 1.000 personnes, car il faut un petit nombre d'hommes qualifiés ; ce n'est pas d'abord d'effectif dont on a besoin, mais de quelques personnes judicieusement choisies invitées à occuper des postes clés, capables d'y accomplir le travail qu'on attend d'elles.

Non seulement instruits, habiles, résolus, tenaces, mais diversifiés à l'extrême, répandus en tous lieux et tous milieux. Une élite d'hommes unis dans et par la doctrine, unis par l'esprit et par la méthode, mais non agglutinés en formation compacte, une élite d'hommes qui soient tout à la fois en liaison et dispersés sur les multiples terrains du combat social, assez rigoureusement trempés pour ne pas se laisser décourager par l'isolement que provoque la dispersion. Une élite d'hommes qui, quelques soient les devoirs et missions particulières de chacun, sachent se comporter en spécialistes du combat général. Comment ? en gardant le sens du plan général de l'action, le sens des contacts toujours plus nombreux à établir, d'opérations plus larges à organiser, de synchronisations plus fécondes à régler.

4) Comment ces thèses ou ces thèmes ont débordé au niveau de l'opinion publique

Les médias qui se sont directement inspirés des thèses de l'extrême-droite, et qui les ont fait connaître en premier. Le premier est Louis Pauwels dans le « Figaro-Magazine ». Cet hebdomadaire est diffusé à 553.601 exemplaires d'après le dernier chiffre de l'O.J.D. de 1983. Ce n'est pas rien. Ce n'est plus la diffusion confidentielle des bulletins d'extrême-droite dans les groupes, diffusion de 5.000, 10.000, et 7.000 de « Présent ».

Il y a un an, Alain Lefebvre, sorti de chez Hersant, ancien d'Europe-Action et du GRECE, qui avait fondé « Jacinthe » (160.000 exemplaires), « Biba » (190.000)

et « Enfants-Magazine » (172.000), a lancé « Magazine-Hebdo ». Le premier numéro a été tiré à 480.000, et il a été vendu à 370.000. Un texte interne à Magazine-Hebdo » avoue que les sept premiers numéros ont rapporté 39.450.000 F dont 11.000.000 de publicité, c'est-à-dire 29,4 % des recettes, au bout de quatre mois. Par comparaison l'Humanité, La Croix, le Matin, ont seulement 10 % de leurs recettes apportés par la publicité. Le Directeur de la rédaction vient du Figaro-Magazine, un ancien du GRECE.

Et il y a le reste, c'est-à-dire la presse Hersant, c'est énorme. Les chiffres publiés en septembre 1984 par l'OJD, sur l'ensemble de l'année 1983 sont les suivants : il s'agit des quotidiens nationaux diffusés (chiffre de diffusion à Paris et non d'impression).

France-Soir	386.000	} soit 785.000 journaux nationaux.
Le Figaro	349.000	
L'Aurore	50.000	

Du côté de la droite, il faut ajouter :

Le Quotidien de Paris	75.000
Le Parisien Libéré	327.000

Ce qui fait chaque matin sur le marché *1.187.000 journaux* qui sont plus ou moins directement influencés par les thèses de droite ou d'extrême-droite.

En face, il y a Le Monde, 380.000, Le Matin, 145.000, l'Humanité 136.000, Libération 93.000, La Croix 113.000 ; au *total 867.000*.

Chaque matin, à Paris, 57,71 % de la presse écrite diffusée développe les thèses de la droite et de l'extrême-droite. Ces thèses passent par osmose dans toute la presse de droite. Les trois journaux de Hersant représentent 38 % du total, et 70 % de la droite.

Hersant, c'est aujourd'hui, 16 quotidiens, 20 autres périodiques et tout ce que cela suppose : agence de presse, agence de publicité, imprimerie.

Il est parti à l'assaut des radios locales ; il a acquis l'Agence Française de Communication, agence à la disposition de 40 radios locales. Il a acheté un journal aux U.S.A. qui s'appelle France-Amérique, et trois journaux en Belgique. Il siège au Conseil d'administration du Soir, le grand quotidien de Bruxelles. Hersant, c'est la pieuvre, au bénéfice d'une certaine idéologie. Tous ces journaux ne sont pas marqués comme est marqué le Figaro-Magazine, mais tous, plus ou moins, dis-

tillent mot à mot le racisme, l'inquiétude, l'insécurité, la notion d'élitisme qui fait partie de ce que véhicule l'extrême-droite.

Il faudrait faire une courte incursion dans le domaine international, à travers la secte Moon, qui est aussi un empire économique, et une internationale anti-communiste. En elle se retrouvent 150 organisations différentes qui portent des titres apparemment sans lien avec Moon. Une d'elles, en Amérique latine, « CAUSA » s'est implantée en Uruguay, elle y possède la troisième banque du pays, le troisième quotidien, un hôtel de luxe, et deux imprimeries.

Les processus d'induction dans l'opinion publique

Nous avons vu comment les personnes d'extrême-droite (voir M. J. Chombard de Lauwe) s'infiltraient dans de multiples organisations, y compris dans la droite traditionnelles.

Mais il faut aussi voir l'osmose des idées à l'intérieur de la droite et au niveau de l'opinion publique.

Le troisième point, c'est la pesée directe sur les médias. Cela se passe en trois temps :

— La conquête d'une fraction importante de ces médias ; type : le Figaro-Magazine, et de là on a une plate-forme.

— La manipulation d'un certain nombre de faits qui conduit à en minimiser certains ou à les passer sous silence, et à en majorer d'autres. « L'événement c'est l'étincelle entre un fait réel et un média prêt à l'encaisser ».

— Si une partie suffisante des médias intervient dans le même sens, tous les autres médias, quelque soit leur pensée, sont obligés de se situer dans ce champ, car ils ne peuvent pas s'en évader, qu'ils le veulent ou non.

C'est cela, le processus d'induction, qui réagit jusque dans les radios et la télévision. Il y a en même temps une méthode : la « vedettisation » des chefs qui aboutit à la très mauvaise image du politique et qui laisse la porte ouverte à l'extrême-droite, car l'extrême-droite fleurit toujours sur le fumier de la crise. C'est un état de fait.

Un exemple : une petite revue qui s'appelle « Esclavage » revue des équipes d'action contre la traite des êtres humains. Cette revue a publié il y a quelques mois qu'un proxénète, Ben Amar Nasser, avait été reçu à l'Élysée avec les délégués de

la Marche pour l'Égalité. Les marcheurs ont réagi, la revue a publié le démenti, avec la référence, à titre documentaire. Or la référence, c'était l' « Aurore ».

Conclusion

C'est à chacun de nous à agir, et je voudrais partager avec vous mes inquiétudes et mes espoirs. J'ai quelque espoir quand je lis le compte rendu de la dernière session du Club de l'Horloge, le 19 novembre à Paris. Ces gens trouvent que la droite n'est pas encore assez à droite, et qu'elle n'est pas assez libérale ; elle est encore pour eux trop sociale-démocrate. Mais ce n'est pas sur la droite que je fonde mes espérances.

Que faire ? Mettre au grand jour, pour nous, la manière dont on peut débusquer les idéologies et l'action de l'extrême-droite. Il y a un effort de lecture, d'écoute, d'analyse et de critique qui est indispensable.

Ensuite, il faut agir, un peu partout, comme le disait M. J. Chombard de Lauwe : elle fait des conférences, elle écrit, elle se bat sur tous les plans. Il faut le faire.

Il faut aussi que les Églises se mobilisent pour montrer que cela, c'est le contraire de l'Évangile. Les gens d'extrême-droite le disent d'une certaine manière, mais ils le cachent la plupart du temps. Il faut le mettre à jour.

Je ne suis ni blasé, ni aveugle, ni désespéré, ni résigné. Je crois que jamais, depuis 40 ans, ce combat pour l'homme contre les idéologies d'extrême-droite n'a été aussi difficile. Mais précisément, c'est à cause de l'invasion de ces circuits culturels, et c'est là qu'il faut que nous essayions de lutter. Jamais aussi, ce combat n'a été aussi nécessaire.

Mariage

Du 4 au 11 avril 1984 s'est tenu à Yaoundé (Cameroun)

le premier Congrès
des théologiens africains et européens
qui a réuni 17 théologiens européens
et une vingtaine de théologiens africains.

Ce Congrès était organisé

par l'Association œcuménique des théologiens africains,
qui a été fondée en décembre 1977.

Nous reproduisons ici l'intervention du cardinal Malula,
archevêque de Kinshasa (*) :

« Si nous voulons sauver le christianisme en Afrique, nous devons viser à christianiser non seulement les individus mais la famille africaine tout entière ». (Cardinal Malula).

1. Je vais vous parler du mariage et de la famille en Afrique. Le but de ma conférence n'est pas de vous faire un exposé théologique — je ne suis pas un théologien de profession — mais de

(*) Texte original.

et famille en Afrique

Cardinal Malula

vous exposer la conception africaine du mariage et de la famille et vous dire certaines interrogations que suscite chez les Africains la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur le mariage.

Nous considérons le problème de la famille comme un problème très important et vital pour l'avenir et le progrès du christianisme en Afrique. En effet, issue de l'institution matrimoniale,

(1) *Gaudium et Spes* : Dignité du mariage et de la famille : n° 47.

la famille est la cellule première et naturelle de toute société humaine. Le Concile Vatican II affirme que la santé de la personne et de la société tant humaine que chrétienne est étroitement liée à la prospérité de la communauté conjugale et familiale (1). En Afrique la famille présente une autre importance. Elle est la gardienne fidèle des coutumes et traditions ancestrales, des secrets des différents rites qui sont comme des « sacrements » qui véhiculent la force vitale reçue des ancêtres à travers les membres d'une même lignée.

La famille est le lieu par excellence où l'enfant qui naît ouvre les yeux sur les multiples relations de solidarité qui existent entre les membres d'un même clan, vivants et morts. Si donc nous voulons sauver le christianisme en Afrique, nous devons viser à christianiser non seulement les individus, mais aussi la famille africaine. Cela, à cause de l'originalité du concept africain du mariage et de la famille que nous voulons absolument sauvegarder dans leur aspects spécifiquement africains.

2. Dans mon exposé, je vais procéder de la manière suivante. Après un bref rappel introductoire de la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur le mariage dit chrétien, j'articulerai mon exposé sur deux points principaux.

1. Du concept africain du mariage.
2. De quelques problèmes spécifiques.

L'enseignement traditionnel de l'Eglise catholique peut se résumer comme suit : entre deux chrétiens baptisés, il ne peut exister aucun mariage valide qui ne soit en même temps sacrement. Car c'est le contrat matrimonial lui-même qui a été élevé par le Christ au rang de sacrement. Pour être valide, le consentement entre époux doit être libre, la forme canonique du mariage doit être respectée ; il ne doit pas y avoir d'empêchement dirimant. Si toutes ces exigences sont remplies, le mariage est valide. Mais il n'a pas encore atteint la plénitude de son indissolubilité ou de sacramentalité.

Pour arriver à l'indissolubilité absolue, le mariage valide doit être en outre consommé. Cette consommation se réalise par l'union sexuelle des époux, entendez un acte sexuel dans sa matérialité. C'est ce mariage des chrétiens, valide et consommé, qui est absolument indissoluble. En dehors d'un tel mariage, il y a des cas exceptionnels dont le pouvoir de dissolution est réservé au Souverain Pontife lui-même.

Il est bon de souligner ici que, dans les questions du mariage et de la famille, ce qui fait problème chez les Africains catholiques, contrairement à ce que beaucoup d'Occidentaux pensent, disent et écrivent, ce n'est pas la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur l'unité, l'indissolubilité et la sacramentalité du mariage. Leurs difficultés se situent ailleurs, plutôt au plan de la pastorale et de la discipline actuelle de l'Eglise. En effet, si nous devons approfondir les éléments de simi-

litude et de communion avec les autres Eglises, nous avons aussi, en tant qu'Africains, le droit et le devoir de sauvegarder notre altérité, notre identité. C'est-à-dire tout ce qui, dans la conception africaine du mariage et de la famille est valable. Unité dans la foi, on l'a souvent dit, ne peut signifier uniformité. Par conséquent, dans une unité de communion, on peut admettre certaines dissimilitudes qui ne soient pas nécessai-

rement des oppositions. Et nous croyons fermement que ces éléments de différence seront notre apport spécifique au patrimoine commun de l'Eglise. Nous insistons fort sur notre droit à la différence pour attirer l'attention de tous ceux qui, au plan de la discipline par exemple, seraient tentés d'universaliser et d'implanter partout un modèle unique du mariage dit « chrétien » et de la famille dite « chrétienne ».

1 - Du concept africain du mariage et de la famille

L'esprit occidental s'est développé, on le sait, en s'orientant vers l'analyse et la synthèse des choses. C'est un esprit surtout analytique. L'Africain, au contraire, a du monde et de la vie une perception plutôt globale et globalisante. C'est un esprit synthétique qui voit les choses dans leur ensemble, les distinguant sans nécessairement les opposer.

L'Occidental a développé séparément les concepts de « l'un » et du « multiple ». Poussant la logique de sa rationalité jusqu'au bout, il en est arrivé à opposer les deux concepts et aboutir parfois à un antagonisme irréductible. Ainsi, s'agissant de l'engagement du mariage, il est facilement porté à opposer « acte personnel » et « engagement communautaire ».

La famille, pour l'Africain, est un concept très large englobant père et mère, grands-parents, oncles et tantes, cousins et cousines, frères, sœurs, neveux et nièces. Bref, les membres vivants et morts qui se réclament d'un même ancêtre. Ceci doit être noté.

Pour l'homme africain, les concepts de « l'un » et du « multiple » trouvent bien leur place dans le respect de la liberté de l'un et de l'autre. L'un ne nie pas le multiple ni ne s'oppose à lui. Mais les deux concepts peuvent bien s'harmoniser dans une complémentarité enrichissante où règnent la solidarité, l'hospitalité, l'ouverture du Christ. C'est pourquoi les évêques zairois présents au Synode 1980, considérant l'homme africain au point de vue anthropologique, ont déclaré : « Se-

lon l'authentique tradition africaine, la personne humaine n'est pas un atome isolé et errant, sans liens constitutifs avec d'autres personnes ou institutions. Le Muntu est essentiellement membre et non morceau... Loin de se dissoudre dans la communauté et d'être résorbée par elle, la personne humaine est, en tant que membre respecté comme tel, ce qui fonde la communauté et la rend responsable (2) ».

Dans cette conception fondamentale de la famille étendue, se marier est un acte vital de grande portée qui ne peut, par conséquent, se poser de façon inconsidérée et comme à la légère. La liberté de membres solidaires des autres est sur le point d'exercer en quelque sorte, au nom de tous et avec leur participation, un acte sacré, un ministère de la vie et de l'avenir du lignage. C'est en ce sens que le mariage qui engendre la famille, apparaît comme un acte éminemment personnel et réellement communautaire (3)...

La survie de cette famille élargie est assurée par le mariage de ses membres. Pas n'importe quel mariage, mais un mariage qui porte des fruits. Un homme ou une femme qui ne procréé pas est, dans la mentalité africaine, un homme mort. C'est comme du bois sec qui n'est bon à rien.

Une première caractéristique du mariage en Afri-

(2) Evêques zairois au Synode 1980 sur la famille chrétienne.

(3) Evêques zairois au Synode 1980.

que est que le mariage est d'abord et avant-tout une alliance entre deux familles. Faut-il conclure, et d'aucuns l'ont fait, que le jeune homme et la jeune fille ne jouissent pas de leur liberté de choix ? C'est absolument faux de dire que le consentement familial supplante le consentement des fiancés qui veulent fonder un foyer. Dans un vrai mariage coutumier, le consentement des deux familles intervient non pour supplanter celui des futurs conjoints, mais bien pour le porter, le corroborer et en garantir la stabilité.

Une deuxième caractéristique du mariage en Afrique consiste en ce que l'alliance matrimoniale résulte d'un processus par étapes successives. L'articulation de ces étapes dans leur développement est tout à fait fondamentale et typique. Il s'agit d'un processus formant un tout dynamique et existentiel qui effectue le mariage. Dans ce contexte, la notion de mariage perçu comme un acte instantané et ponctuel ne rend pas suffisamment compte de l'expérience africaine dans ce domaine, avec le soin, souvent minutieux, mis à l'élaboration progressive de l'alliance dans un encadrement communautaire (4).

Les missionnaires occidentaux, venus en Afrique, n'ont pas respecté le mariage coutumier traditionnel, mais ils ont enseigné et imposé aux Africains une conception du mariage issue d'un mon-

(4) Evêques zairois au Synode 1980.

de culturel occidental. Appelés à vivre leur foi en Jésus-Christ dans un univers culturel tout autre, les chrétiens rencontrent d'énormes et insurmontables difficultés qui rendent quasi impossible la

pratique de la vie chrétienne en général et de la discipline ecclésiastique du mariage « dit chrétien » en particulier. Disons-le tout net : « Le mariage chrétien » fonctionne mal en Afrique.

2 - Des quelques problèmes spécifiques urgents

Nous avons constaté que, chaque fois qu'il est question des problèmes d'inculturation de la foi chrétienne en Afrique ou de théologie africaine, les Occidentaux cherchent à les ramener aux seuls problèmes de la polygamie, du célibat, de l'ordination des hommes mariés, etc. Ces problèmes-là, faut-il le rappeler, ne sont pas spécifiques à l'Afrique. Nos vrais problèmes en ce domaine sont ailleurs.

Les Africains eux-mêmes, vivant dans la lumière du Christ, sont habilités à parler valablement de ce qu'ils sentent. Par conséquent, nous dénions à quiconque le droit de dire, à notre place, les problèmes que nous rencontrons dans notre expérience de foi.

S'agissant du mariage et de la famille, nous avons retenu les trois problèmes suivants, que nous soumettons à votre réflexion (mariage-sacrement) :

- a) Relations « pré-nuptiales » et mariage « à l'essai ».
- b) Mariage coutumier et mariage chrétien.
- c) Indissolubilité.

a) Mariage à l'essai

Dans la conception africaine du mariage, peut-on légitimement parler de « pré-nuptial », de « mariage à l'essai » ?

Si Dieu, auteur de la nature humaine, a institué le mariage naturel et l'a béni (Gn 2), il n'a pas dit comment les hommes devaient se marier. Il n'y a pas de modèle unique de constitution du lien matrimonial chez tous les peuples. Le mariage est une institution naturelle, une réalité socioculturelle et chaque peuple a sa manière propre de se marier et de fonder la famille. C'est ainsi que, jusqu'au Concile de Trente, les chré-

tiens se mariaient comme tous les citoyens de l'empire romain.

Quand en Occident, on parle de mariage chrétien, de quoi parle-t-on exactement ? Existe-t-il quelque part, en l'air, un modèle unique de mariage dit « chrétien » préalablement constitué et qu'il suffirait simplement de transplanter dans les réalités socioculturelles de chaque peuple à évangéliser pour faire des mariages chrétiens ?

Historiquement parlant, c'est par l'arrivée des missionnaires occidentaux en Afrique que le mariage des chrétiens occidentaux fut enseigné et imposé dans toute sa rigueur aux néophytes africains. Cette pratique fait aujourd'hui problème. Et pour cause.

Les évêques du Zaïre présents au Synode romain sur la famille se sont clairement exprimés sur ce point : « ...Dans nos cultures, disent-ils, il est tout à fait exclu, car inadéquat et inconcevable, d'appeler « pré-nuptial ou essai » des étapes qui s'intègrent dans un processus dynamique de la constitution du lien matrimonial. De plus, dans cette conception, où l'on va de concertation en concertation, ce n'est pas au terme de la démarche que se pose la question de validité ou d'invalidité, l'examen minutieux de tous les aspects de l'union ayant progressivement signalé et écarté d'éventuels obstacles et empêchements (5).

(5) Evêques zaïrois au Synode 1980.

b) Mariage coutumier et mariage chrétien

Peut-on légitimement appeler « concubinat » le vrai mariage coutumier contracté par des chrétiens ?

Nous connaissons tous la situation malheureuse des chrétiens que l'Eglise catholique qualifie de « concubinaires ». Donc, des pécheurs publics. En effet, beaucoup de jeunes couples chrétiens, mariés coutumièrement, sont, durant des années, privés des sacrements. Durant des années, ils ne peuvent pas participer pleinement à la vie de la communauté ecclésiale. Petit à petit, ils s'habituent à vivre sans sacrements. Et cette vie en marge de la communauté ecclésiale conduit très souvent à l'abandon de toute pratique religieuse.

L'Eglise continue à traiter de concubinat le mariage coutumier contracté par les chrétiens. Elle les contraint à se marier d'abord « in facie ecclesiae » pour avoir accès aux sacrements. Ceci a comme autre conséquence nuisible de voir parfois des couples se séparer, après avoir vécu cinq, dix, quinze, voire vingt ans ensemble et procréé plusieurs enfants. Pourquoi tout cela ? Uniquement parce qu'ils ne sont pas mariés « in facie ecclesiae », suivant la forme canonique.

On entend souvent dire avec une pointe d'humour qu'en Afrique on se marie trois fois : coutumièrement, civilement et religieusement. Tout

ceci pose de graves questions à la conscience des pasteurs. Il est urgent que les théologiens clarifient ce qui constitue l'essentiel du mariage des chrétiens et sa sacramentalité.

Le Concile Vatican II déclare : « La communauté profonde de vie et d'amour que forme le couple a été fondée et dotée de ses lois propres par le Créateur ; elle est établie sur l'alliance des conjoints, c'est-à-dire sur leur consentement personnel, irrévocable ». (GS, n. 48).

Aujourd'hui, ce mariage de type occidental pose de sérieux problèmes aux Africains, parce que, inadapté, il se trouve en porte à faux. En effet, bien qu'instruits et baptisés, après cent ans d'évangélisation, les chrétiens africains continuent à se marier selon les coutumes et les traditions de leurs ancêtres. Même dans le contexte moderne, dans les grandes villes d'Afrique, c'est ce mariage coutumier traditionnel qu'ils considèrent comme leur vrai mariage, donnant droit à la vie commune et à la procréation des enfants. Tandis que le mariage in facie ecclesiae, qui s'ajoute après, est pour eux une formalité qu'il faut remplir parce que les missionnaires l'exigent et l'imposent comme passage obligé pour recevoir les sacrements.

Comme nous l'avons expliqué plus haut, dans la mentalité africaine, le vrai mariage coutumier se construit par étapes successives. A un moment donné, la coutume considère le jeune homme

comme époux et la jeune fille comme épouse : ils sont mariés, avec tous les droits et devoirs impliqués dans cet engagement.

Le Concile Vatican II reconnaît que, contrairement aux six autres sacrements, le mariage tire son origine d'une réalité humaine. Le mariage coutumier en Afrique est cette institution naturelle qui a été voulue par Dieu. En Afrique, il est une alliance qui unit par un lien stable l'homme et la femme, ainsi que leurs deux familles, en vue de la fondation d'un foyer et de la procréation des enfants. Que l'Eglise cesse donc de traiter d'une manière déshonorante une réalité que Dieu lui-même a bénie ; mais qu'elle reconnaisse ainsi valorisé aux yeux du monde le mariage coutumier des chrétiens qui reflète l'union du Christ avec l'Eglise.

Par la volonté du Christ, ce lien naturel qui lie l'homme et la femme qui se marient acquiert une nouvelle signification, celle de signifier et de refléter l'union du Christ avec l'Eglise. Aux noces de Cana, le Christ était présent au mariage coutumier. Par sa présence, il l'a reconnu et sanctifié. Quand saint Paul nous dit : « Ce mystère est grand » (Ep 5, 32), ne parle-t-il pas du mariage coutumier que les chrétiens contractaient et qui ne différait pas du mariage des autres citoyens ? Pourquoi l'Eglise ne ferait-elle pas tout simplement ce que le Christ a fait aux noces de Cana ? Le mariage, institué par Dieu, est une réalité terrestre, socioculturelle, ayant en soi sa

propre consistance. Et, comme toutes les réalités terrestres, le mariage, une fois conclu, a son autonomie propre et ses finalités propres établies par Dieu le Créateur. « Homme et femme, il les créa. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ». (Gn 1, 27-28). « C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, ils deviennent une seule chair ». (Gn 2, 24).

En instituant le mariage-sacrement, le Christ confère une signification nouvelle au mariage. Mais, ce faisant, a-t-il détruit ou changé substantiellement le lien matrimonial préexistant ? Il semble que non. Nous croyons que c'est le lien matrimonial naturel, consistant par lui-même et ayant sa signification et sa dignité originelle propre, qui acquiert une nouvelle signification et, pour les chrétiens, reflète l'alliance du Christ avec l'Eglise et produit la grâce du mariage.

En Afrique, le mariage coutumier, dans la conscience des gens, baptisés ou non, est reconnu comme un vrai mariage, voulu par Dieu. Il ne peut, par conséquent, être traité d'une manière injurieuse de « concubinat », parce qu'il ne l'est pas. Le concubinat étant une union libre, sans aucun engagement de la part des partenaires de fonder une famille stable. Les Africains eux-mêmes distinguent très bien le vrai mariage coutumier du concubinat.

Certes, nous reconnaissons que l'Eglise a le droit

de fixer les conditions de validité d'un sacrement. Mais cela ne change rien à l'existence d'une réalité qui possède par elle-même sa propre consistance autonome. Le mariage coutumier existe, il possède sa propre nature indépendante par la volonté des conjoints. Il peut devenir sacrement si les conditions de validité imposées par l'Eglise se réalisent. Mais vouloir lier l'existence du mariage à la validité du sacrement nous paraît une démarche injustifiée.

Je voudrais que l'on réfléchisse sur la forme canonique telle qu'imposée par le Concile de Trente.

Dans son article paru dans la Nouvelle Revue théologique de janvier-février 1982, Roger Beraudy s'exprime ainsi : « Pour les Pères du Concile, il allait de soi qu'il ne pouvait pas y avoir un autre fondement du mariage. Pourtant, de nos jours, la prise de conscience du fait naturel et des fractures qu'il opère entre les hommes oblige à se demander si le consensualisme peut être la forme universelle du mariage. Bien que se limitant aux seuls mariages des chrétiens, l'étude que nous venons de conduire suffit à montrer que le consensualisme est un phénomène culturel, circonscrit dans le temps et dans l'espace, puisqu'il est une particularité du droit romain classique qui ne fut reprise qu'au XIII^e siècle et dans la seule Europe. Le recours à un tel fondement du mariage peut-il être dès lors un impératif absolu ? Que doit-il en être lorsque le christianisme rencontre des cultures qui connaissent d'autres

usages et qui ont une autre conception des relations familiales ? » (6).

Aujourd'hui, de telles questions ne peuvent être éludées. A travers elles, n'est-ce pas la représentation que l'on se donne de l'évangélisation et de la mission qui est en jeu ?

Enfin, l'obligation de la forme canonique n'avait pas pour but de fixer une fois pour toutes les conditions nécessaires à l'existence d'un sacrement. Elle visait surtout à faire éviter les mariages clandestins et faire du mariage un acte public, afin de permettre à la communauté d'exercer un meilleur contrôle sur la fondation des couples (7). Or, toutes ces raisons ne valent pas avec la même force pour le mariage coutumier qui est un acte public et communautaire.

Un souhait pour clore ce point.

Dieu nous a établis responsables de l'évangélisation de ce continent. C'est à nous qu'il appartient d'éclairer les chrétiens, de libérer leur conscience en ce domaine comme ailleurs. Héritiers de la tradition africaine dans ce qu'elle a de meilleur, nous devons respecter le mariage coutumier, le prendre pour un mariage valide et non pour un concubinat. Quant à la forme canonique, nous croyons que nos Eglises peuvent élaborer des rituels de mariage qui respectent le processus progressif du mariage coutumier.

(6) Nouvelle Revue théologique : Janvier-février 1982, p. 69.

(7) Nouvelle Revue théologique : L. c. janvier-février 1982, p. 68.

c) Indissolubilité du mariage des chrétiens

L'idéal du mariage des chrétiens avec son indissolubilité absolue est aujourd'hui l'objet de sérieuses contestations. En effet, on reconnaît dans l'Eglise catholique deux traditions ou pratiques différentes : la tradition de l'Eglise occidentale et la tradition de l'Eglise orientale. Toutes les deux basées sur une interprétation différente d'un même texte de l'Evangile de saint Matthieu 19,9.

La tradition de l'Eglise orientale, orthodoxe, moins rigoriste, permet dans certains cas la séparation des époux et le remariage du conjoint innocent. On se souviendra toujours avec quelle vigueur Mgr Zoghby a plaidé le rétablissement en Occident de la pratique de l'Eglise primitive.

L'Eglise catholique d'Occident, elle, est très rigoriste. Elle proclame l'indissolubilité du mariage valide-sacramentel consommé et l'impose à tous les peuples où elle exerce son influence.

Certes, il est de foi divine que le Christ a affirmé et a enseigné l'indissolubilité du mariage. En Afrique, nous le savons et nous l'enseignons aussi. Mais nous croyons aussi que le Christ n'a pas dit comment chez différents peuples les hommes devaient se marier, ni quand le mariage conclu valablement devient ou est absolument in-

dissoluble. C'est pourquoi, seule l'affirmation de l'indissolubilité doit être tenue comme de droit divin et considérée comme un impératif absolu. Mais la manière de constituer le lien matrimonial (par exemple forme canonique) et les conditions de son indissolubilité (consommation par un seul acte sexuel) sont-elles révélées par Dieu ? Ne sont-elles pas des phénomènes culturels dans le temps et dans l'espace ?

Peut-on légitimement imposer la manière de se marier et de consommer le mariage d'un peuple aux autres peuples qui ont leur propre manière multiséculaire tout aussi valable de se marier et qui peuvent avoir aussi leur propre manière de concevoir la consommation du mariage ? Le Christ n'est pas venu pour détruire mais pour mener toutes les bonnes aspirations des hommes à leur perfection.

Conclusion

Retenons que le mariage africain est essentiellement un acte personnel et communautaire, il est une alliance entre deux familles. Le vrai mariage africain se conclut par étapes successives étalées dans le temps et même dans l'espace, mais forme un tout dynamique. Il peut y avoir des divergences inévitables dans la modalité et le nombre de ces étapes.

L'Eglise d'Occident a cru bon de recourir à la « consummatio » par une union sexuelle pour fonder le caractère absolu de l'indissolubilité du mariage des chrétiens. En Afrique, elle rencontre d'autres usages matrimoniaux tout aussi valables. Les Africain qui ont une autre conception du mariage ont le droit de s'interroger si le recours à un tel fondement, un acte sexuel peut légitimement donner à l'indissolubilité son caractère de stabilité absolue ? Comment le recours à un phénomène culturel peut-il être ou devenir un fondement légitime d'un impératif absolu à imposer partout, même aux peuples qui ont d'autres usages et une autre conception du mariage ?

Ma question est celle-ci : n'est-il pas possible de trouver des moyens plus appropriés pour exprimer l'indissolubilité absolue du mariage en contexte africain ?

Issue du mariage, la famille africaine est un concept très large englobant toutes les personnes qui se réclament d'une même ascendance. A la rencontre du christianisme avec les cultures africaines, l'idéal du mariage des chrétiens proposé par l'Eglise d'Occident pose des problèmes sérieux aux Africains, compte tenu de l'anthropologie et d'une autre vision du monde qu'a l'Oc-

cident. « Autre » ne signifie pas « meilleur » ou moins « bon », mais tout simplement différent.

Nous nous sommes efforcés dans cet exposé de formuler un certain nombre de questions telles que nous les rencontrons dans la pastorale. Dans le concept africain du mariage, y a-t-il une place pour l'idée d'un mariage à l'essai ? Le mariage coutumier peut-il être légitimement appelé concubinat ? La consommation du mariage par un seul acte sexuel peut-elle devenir un fondement légitime d'un impératif absolu à imposer à tous les

peuples ? Je n'ai pas la prétention d'avoir répondu à ces interrogations. Tant s'en faut.

Le fait de poser ces questions montre nos propres préoccupations pastorales. Nous considérons la famille comme un lieu privilégié de l'inculturation du message évangélique en Afrique. Il s'agit, on ne peut en douter, d'une tâche délicate, mais qui doit être entreprise et poursuivie par théologiens et pasteurs. Sans préjugés ni parti pris.

Les réponses inédites des cultures à l'annonce de l'évangile

Observations d'un missionnaire au Cameroun *

René Jaouen.

Faut-il vraiment se risquer à ajouter un nouvel article à la série déjà longue de ceux qui ont été écrits sur l'inculturation ? Devant cette proposition, on se sent pris de scrupule et on se demande si l'addition d'une nouvelle voix ne va pas encore accroître la cacophonie. La seule raison qui m'autorise à en parler, c'est que je suis en situation d'observer le phénomène sur le terrain, précisément au Nord-Cameroun, dans une jeune Eglise qui n'a pas encore quarante ans (1).

* « Les conditions d'une inculturation saine », *Lumière et Vie* n° 168, p. 29 et suivantes.

(1) La Mission du Nord-Cameroun a été fondée en 1946 par les Oblats de Marie Immaculée. Actuellement, la Préfecture apostolique est divisée en quatre diocèses : Garoua (archidiocèse), Yaoundé, Maroua-Mokolo, Ngaoundéré (plus Pala au Tchad).

I - Des faits qui parlent

Je ne me pose pas en théoricien, mais en observateur ; et plutôt que de partir d'une définition de l'inculturation, comme s'il s'agissait d'une réalité déjà trouvée, je commencerai par raconter deux faits vécus qui nous mettront peut-être sur la piste de ce que nous cherchons. Avant d'être nommée, l'inculturation en effet a été vécue, pressentie, puis confrontée à d'autres démarches couvrant le même domaine, enfin repérée, identifiée et conceptualisée.

La pierre angulaire

Un jour, en réunion de responsables giziga, Robert W était chargé de proposer le texte biblique qui servirait de méditation en début de matinée, et de nous guider dans cette médiation (2). Robert choisit Marc 12, 10-12, la conclusion de la parabole des vigneronniers homicides qui parle du rejet de la pierre angulaire.

Il faut dire que, lors de la traduction de l'évangile de Marc en giziga, nous avons eu beaucoup de difficultés avec cette expression « pierre angulaire » : dans la plaine soudano-sahélienne du Nord-Cameroun, les constructions se font en argile et il s'agit de « cases rondes », ce qui exclut et les pierres et les angles. Partis à la recherche d'une pierre qui eut un rôle important dans une construction quelconque, nous l'avons trouvée dans le modelage du grenier à mil. Pour construire le grenier, on commence par planter en terre plusieurs cercles concentriques de grosses pierres de telle sorte que leurs bases soient enterrées et que leurs sommets arrivent tous au même niveau. On dépose alors sur elles une grande pierre plate qui sert de base au mur d'argile. C'est cette grande plaque, le beleder, que nous avons choisie pour traduire la pierre angulaire représentant le Christ dans les Synoptiques.

Pour comprendre ce choix, il ne suffit pas de situer le beleder dans l'ensemble de

(2) Les giziga sont une ethnie du Nord-Cameroun d'environ 80 000 personnes qui cultivent le mil en région soudano-sahélienne. Leur langue appartient au groupe des langues tchadiques, cinquième branche de la grande famille afro-asiatique.

la technologie des giziga ; il faut essayer de le comprendre à l'intérieur de la culture globale. Les giziga sont des agriculteurs cultivant le mil comme toutes les ethnies de la même latitude, de la Somalie au Sénégal. Le mil n'est pas seulement « la chose que l'on mange », la base de la nourriture, c'est aussi dans la religion traditionnelle, le « sacrement » le plus essentiel : si bien que le grenier à mil est plus qu'une simple réserve de vivres, c'est l' « autel » et le « tabernacle » de la famille. Les poteries représentant la présence des ancêtres sont déposées entre les pierres de la base, sous le beledler. Le grenier constitue donc une constellation symbolique : Mil - Vie - Cohésion familiale - Terre - Ancêtres - Pluie - Dieu.

Ce matin-là, Robert ayant choisi un texte qui était la conclusion d'une parabole qu'il avait laissée de côté, je me demandais comment il allait s'en sortir. Après la lecture, il nous fit une homélie sur l'Eglise (le grenier), ses membres (les grains de mil), sa base (le Christ représenté par le beledler) et sa préhistoire (les ancêtres représentés par les pierres à demi enterrées). A vrai dire, l'usage de Marc 12, 10-12 détaché de la parabole (Mc 12, 1-9), n'était pas « selon le texte », mais plutôt « selon le prétexte ». Il me permettait cependant d'entendre une réponse typique à l'effort que je poursuivais depuis des années pour essayer de situer la recherche religieuse des ancêtres giziga par rapport à l'annonce de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Dans une religion traditionnelle où la médiation est exercée par les ancêtres, il me semblait essentiel d' « évangéliser » ces derniers si on voulait s'adresser aux profondeurs psychiques et spirituelles de leurs descendants vivants. Le message les concernant pourrait se résumer ainsi : « Certes, vos ancêtres n'ont pas connu Jésus, mais Lui les a connus et accueillis. Longtemps ils l'ont cherché sans le savoir. C'est pourquoi, Lui, les a trouvés ».

Quelle que fût mon intention, une chose était certaine : cette réponse, Robert ne l'avait jamais entendue de ma bouche, car j'étais alors incapable de concevoir et de formuler cette parabole du grenier, même si je l'ai souvent utilisée par la suite. J'avais exprimé la Bonne Nouvelle dans une formulation assez neutre, avec des mots et des phrases giziga, mais sans l'arrière plan des réalités culturelles correspondantes. Voici qu'elle me revenait en réponse sous une forme inattendue, inédite, inouïe au sens propre. Lorsque les missionnaires disent : « Les pauvres m'ont évangélisé », c'est à de telles expériences qu'ils font allusion.

La fête des récoltes

Avant de tirer les conséquences de cet événement, passons au deuxième cas qui se situe à un autre niveau : la société traditionnelle au milieu de laquelle se trouve une petite communauté chrétienne.

En 1975, l'administration musulmane du Nord-Cameroun avait tenté un passage forcé à l'islam des populations encore païennes de la plaine du Diamaré. Les païens, ce sont ici les non-musulmans, c'est-à-dire les animistes et les chrétiens. Cette tentative fut d'abord une réussite, et elle fut ressentie par nous comme une catastrophe. Puis, peu à peu, la pression diminua et les choses rentrèrent dans l'ordre. En 1979, le grand devin de Midjivin me dit que, l'année suivante, ils allaient recommencer à faire le Kuli, le grand sacrifice du Ngayda, fête de la récolte : « Vous, à la Mission, vous avez continué à faire le Ngayda pendant les années de l'islam : c'est pourquoi nous aussi, nous pouvons recommencer à le faire ».

En effet, dans les années 1965-1967, nous avons étudié les coutumes de cette fête des récoltes : action de grâce pour les prémices, commémoration des ancêtres et premier jour de l'an. Cette étude nous avait amenés à composer une messe spéciale inspirée principalement des offices des Quatre-Temps de septembre et de la Toussaint. Faut-il préciser que la messe du Ngayda célébrée à l'église était quelque chose d'assez différent de ce que les Anciens faisaient au Mukuli, le bois sacré (divination, sacrifice du bœuf, rites de désécration du nouveau mil, etc.) ? Cependant, et c'est le second événement, notre devin-herméneute avait interprété la période récente des années de l'islam d'une manière qui était pour moi totalement « inouïe » : malgré la discontinuité avec le Ngayda du bois sacré, il reconnaissait et affirmait que la fête à l'église était en continuité, ou du moins suffisamment semblable pour justifier la reprise du Ngayda d'antan.

Pour la mentalité traditionnelle, la rupture de continuité dans la célébration de la récolte était ressentie comme une impossibilité de retourner à la religion de leurs pères : le devin-herméneute s'accrochait donc à l'Eglise comme au lieu où le flambeau avait continué de brûler pendant les « mauvaises années » de l'aliénation islamique. C'était pour moi non seulement une bonne surprise, mais une réponse inédite à la Bonne Nouvelle de la libération entendue de manière diffuse par la société païenne. Il m'était donné de constater qu'à mon insu, une

petite étincelle évangélique brillait au cœur même du bois sacré. Si le christianisme n'était pas encore dans tous les cœurs, du moins commençait-il à être repéré dans le paysage culturel comme une référence utile de continuité et de libération ; et l'Eglise, souvent accusée de déstructurer les sociétés et les cultures, était perçue ici comme l'Eglise de Celui qui a dit : « Je ne suis pas venu détruire, mais accomplir » (Mt 5, 17).

Avant de tenter de caractériser ce qu'on appelle aujourd'hui l'inculturation, je voudrais prendre encore une précaution : à partir de ces récits, il n'est pas question de conclure à une inculturation parfaitement réussie de tout l'Evangile dans toute la culture des giziga. Pourtant, si j'ai amorcé ma réflexion avec ces deux faits de portée limitée — et qui ne sont pas uniques —, c'est parce qu'ils restent assez exceptionnels pour être ressentis comme des événements. Ils ouvrent des perspectives sur les possibilités non encore réalisées d'une véritable inculturation. Dès maintenant, ils permettent de dire qu'une histoire est en train de se faire, qu'une prise de parole a eu lieu qui va peut-être déboucher sur un nouveau récit.

Cela dit, l'inculturation pourrait se définir comme la réponse inédite d'une culture donnée à la première annonce de l'Evangile, puis à l'évangélisation continue.

II - Qui inculture quoi ?

La question la plus importante est sans doute celle-ci : « Qui s'inculture ? ». La littérature déjà abondante sur le sujet présente une multiplicité de propositions qu'on ne peut juger équivalentes sous peine de diluer le concept lui-même et de l'empêcher d'accéder au minimum de rigueur scientifique nécessaire :

- le missionnaire doit s'inculturer...
- le missionnaire doit inculturer l'Evangile...
- l'Eglise doit s'inculturer dans les peuples...
- chaque Eglise locale doit inculturer l'Evangile dans sa propre culture, etc.

Malgré les apparences, le verbe « inculturer » ne peut avoir le même sens quand on change le sujet de l'action.

Le rôle du missionnaire

Réglons d'abord le cas de celui qui apparaît comme le premier intervenant dans l'acte d'évangélisation. Quand il arrive chez les païens, le missionnaire est à lui seul la totalité de l'Eglise dans ce lieu. Sa situation face au peuple à qui il a été envoyé est un véritable nid de problèmes interculturels.

Sa situation culturelle

Tout d'abord, le missionnaire de la première annonce est toujours un étranger et il n'est jamais « culturellement vierge ». Pour simplifier, disons qu'il vient de quelque part en Occident, qu'il est envoyé par l'Eglise dite latine. Il participe donc plus ou moins à la culture de l'Europe moderne, mais il a été formé et enseigné par l'institution Eglise qui, sur le plan culturel, représente une variante originale : par bien des points, du moins dans ses instances officielles, cette variante en est restée à un stade antérieur à la révolution scientifique, philosophique, économique et politique des Etats occidentaux modernes. A l'intérieur de sa propre culture, le missionnaire se trouve donc devant un premier problème : celui de la diachronie. Pour l'affirmation de sa foi personnelle et pour l'annonce de l'Evangile, il se réfère à la Bible qui lui parvient dans les langues hébraïque et grecque et qui véhicule les réalités culturelles spécifiques de la Palestine et du monde méditerranéen environ jusqu'à la fin du I^{er} siècle. Deuxième décalage qu'il essaie de réduire avec plus ou moins de bonheur en entretenant sa formation biblique.

Enfin, arrivant en Afrique, il entre en contact avec un groupe humain de taille souvent restreinte, dont la langue n'est pas écrite, dont la culture et l'histoire, si elles ont déjà été écrites, l'ont été par des étrangers le plus souvent ; il ne peut donc s'agir que d'approximations. Il doit tout apprendre sans grammaire ni dictionnaire, sans livre d'histoire ni d'ethnologie.

Sa tâche de traducteur

Après, ou mieux, pendant cet apprentissage jamais terminé, il doit proposer une traduction de textes et de réalités relevant d'une autre culture que de la sienne propre, dans une langue et une culture qui lui sont étrangères, et cela en ayant présents à l'esprit et en essayant de contrôler les obstacles et les interférences qui ne peuvent manquer de jaillir du fait qu'il appartient à ses deux mondes culturels natifs, l'occidental et l'ecclésiastique. Cette appartenance, jamais totalement objectivée, commande l'apparition d'a priori culturels et d'un ethnocentrisme inévitable.

Malgré tous ces problèmes complexes auxquels il est souvent mal préparé techniquement, le missionnaire se risque à une première audace : celle de la traduction, imparfaite, provisoire, à corriger sans cesse, souvent pleine de timidités ou de refus de traduire (3). Traducteur par profession, sa curiosité doit s'étendre à la totalité de la langue : tel élément de technologie, comme le *beleler*, telle petite herbe insignifiante peuvent devenir manifestation du processus d'inculturation, mais il ne sait pas lesquels à l'avance. Pourtant, malgré ce travail considérable, le missionnaire n'est pas le sujet de l'inculturation. Il en est l'occasion, il lui appartient d'en poser les conditions, de la rendre possible, difficile ou impossible : en aucun cas, il n'en est l'auteur. Il ne s'inculture pas lui-même : ce serait se prendre soi-même pour l'objet de l'annonce. Il n'inculture pas l'Évangile : cette tâche est pour lui hors de portée.

Deux termes, empruntés à l'anthropologie, le concernent directement, soit dans sa propre personne, soit dans le contact de sa propre culture avec la culture réceptrice. Par *l'enculturation*, le missionnaire se trouve dans la situation d'un enfant qui se laisse docilement initier par le groupe d'adoption dont il accueille l'héritage social. Par *l'acculturation*, sa propre culture native et la culture récep-

(3) Les translittérations, simple déguisement phonétique des termes techniques (*sakramenta, gratia* ou *grazya, baptisma*, etc.), ne sont que des refus de traduire : elles consistent à introduire de force dans une langue des signifiants étrangers et ... étranges, sans signifiés. Comment imaginer que de tels vocables vides de sens pourraient provoquer une « réponse » créatrice dans la culture qui accueille l'Évangile ? Tous ces problèmes ont été traités par la revue *Afrique et Parole*, Dakar, Paris (Bulletin de correspondance pour une meilleure expression de la Parole de Dieu dans les cultures africaines).

trice réagissent mutuellement l'une sur l'autre et s'en trouvent partiellement modifiées (4). Mais ce n'est pas encore l'inculturation.

Il sème et Il vérifie

L'inculturation de l'Évangile est une affaire qui se passe entre ce dernier et la culture réceptrice. Quant au missionnaire, *« il jette seulement la semence en terre. Qu'il dorme ou qu'il se lève, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. D'elle-même, la terre produit son fruit, d'abord une herbe, puis un épi, puis du mil plein l'épi. Et lorsque le fruit s'y prête, aussitôt il y met la faucille, car la moisson est à point »* (Mc 4, 26-29).

Cette parabole de la graine qui pousse toute seule montre bien le rôle secondaire du semeur : l'inculturation au sens propre est une interaction entre le terroir (la culture) et la semence (la Parole) qui aboutit à une réponse créatrice, inédite, non répétitive et proprement inouïe pour le missionnaire, lorsqu'il se réveille de son sommeil. C'est un événement provoqué par lui, mais advenu hors de lui et sans lui : un mystère en présence duquel il est comme un serviteur inutile ; il a eu l'audace de traduire et d'annoncer, mais ensuite il se fait discret, il attend la réponse.

Il lui reste cependant une tâche importante, *la vérification*. Quand la réponse est venue, il lui appartient de contrôler si elle comporte *« tout l'Évangile et rien que l'Évangile »* dans ce langage nouveau qui lui permet en retour de perfectionner sa traduction : il sait maintenant comment il aurait dû parler. En résumé, le missionnaire est là avant et après l'inculturation proprement dite ; mais pendant qu'elle se fait, par définition il est en train de dormir, un peu comme Adam pendant que Yahvé s'occupe à extraire Eve de son côté : Adam doit être absent, sinon il serait témoin du *« modelage »* de la femme, et il aurait

(4) Enculturation : *« Les processus de socialisation de l'individu qui, par l'éducation, l'instruction, les disciplines du groupe en général, transmettent à chacun des membres du groupe les modèles, les normes, les systèmes de valeurs caractérisant la culture »*. Acculturation : *« Le processus dynamique dans lequel s'engage une culture évoluant sous l'influence d'une autre culture »*. J. POIRIER, « Ethnies et cultures ». Ethnologie Régionale I. Afrique-Océanie (Encyclopédie de la Pléiade), Paris, Éd. Gallimard, 1972, pp. 24-25.

barre sur elle. La création d'Eve est une affaire entre son Créateur et elle : il ne peut y avoir de témoin. De même l'inculturation est une affaire entre Dieu et le peuple qui l'accueille en son Fils : pendant ce temps-là, il est bon que le semeur sommeille, pour qu'il ne se prenne pas pour un autre.

La situation culturelle de l'Eglise

Même si le phénomène d'inculturation garde son mystère et son secret aux yeux de l'évangéliste, il n'en demeure pas moins un fait concret, observable, qui se situe dans la particularité d'une culture et qui est provoqué par l'initiative de missionnaires en chair et en os.

Qu'en est-il du partenaire « Eglise » ? *Gaudium et Spes* parle d'une Eglise qui n'est liée indissolublement et définitivement à aucune culture, moyennant quoi elle peut entrer en communion avec toutes (GS 58). Cette négation est-elle utile en ce qui concerne l'inculturation ? Il ne le semble pas. L'Eglise missionnaire qui envoie un de ses membres vers une culture nouvelle est toujours déjà l'Eglise de quelque part et d'une époque donnée. Elle n'est jamais culturellement vierge, marquée qu'elle est par son lieu d'origine et par son histoire. On aura donc avantage à l'appeler, non pas du nom général, « l'Eglise », qui a l'inconvénient de faire penser à l'Eglise universelle qu'elle n'est pas encore, mais de son nom particulier, par exemple « l'Eglise latine », où le qualificatif « latin » est la différence spécifique indiquant une des réalisations culturelles de la grande Eglise. Quand on aborde les autres cultures, la première précaution consiste à s'assurer de la relativité de la sienne propre, pour ne pas les accabler du poids de faux absolus.

C'est pourquoi l'inculturation est difficilement compatible avec le thème classique de la « *plantatio Ecclesiae* » (5). Le missionnaire doit-il planter l'Eglise ou plutôt attendre que, de la rencontre de l'Evangile avec une humanité particulière, naisse une nouvelle Eglise, création inédite de l'Esprit du Christ ? Par l'évangélisation, le missionnaire interpelle un groupe humain ; mais si c'est

(5) Cf. le nouveau Droit Canon : « *Actio proprie missionatis, qua Ecclesia implantatur ...* » (c. 786).

l'Eglise qu'il vient planter, ce ne peut être que son Eglise à lui ; dès lors, il n'interpelle plus, il impose une réponse déjà toute faite face à laquelle la culture réceptrice sera contrainte, gênée, sans voix. Le risque est d'avoir alors une Eglise réduite au silence, parce que tout est déjà dit.

« L'Eglise » n'est donc pas le sujet ni l'objet de l'inculturation : elle est, ici et aujourd'hui, le fruit naisant de la rencontre de l'Evangile avec une humanité particulière, sous la forme d'une Eglise locale qui est *le lieu de la réponse culturellement nouvelle à l'Evangile*.

III - Jésus-Christ, sujet de l'inculturation

Si le sujet de l'inculturation n'est ni le missionnaire, ni même l'Eglise qui l'envoie, nous voici enfin à pied d'œuvre : ce sujet est Jésus-Christ et lui seul. Si le mot *in-culturation* comporte le même préfixe que celui d'*Incarnation*, ce serait viser trop bas de le prendre pour une nouvelle recette de pastorale missionnaire ; il pointe au cœur même de la christologie.

Situation culturelle de Jésus

Jésus le Juif est pleinement « enculturé » dans une culture et une seule, celle du judaïsme de son temps. L'universalité du Christ est donc paradoxale : il ne l'a pas acquise au terme d'un projet personnel, mais il l'a reçue du Père, et seulement dans la mesure même où il y a renoncé : il s'est vidé de sa condition divine, apparaissant *comme un homme* : c'est pourquoi il a reçu le nom qui est au-dessus de tout nom (Ph 2, 6-11 ; Hb 5, 5-10). Cette vérité de la foi donne à penser que la véritable universalité de l'Eglise qui se réclame de Jésus pourra difficilement être le produit d'un projet humain : ni horizontale, ni géographique ou statistique, mais verticale, plongeant dans la profondeur de chaque humanité particulière, et non en se réservant vis-à-vis de chacune sous prétexte de les embrasser toutes. La loi fondamentale de l'inculturation est la

kénose : l'Eglise ne peut être vraiment universelle qu'en acceptant d'être très particulière, aujourd'hui, dans cette petite localité. C'est en se perdant comme Eglise déjà ancienne dans cette nouvelle humanité, qu'elle peut renaître comme jeune Eglise. Toute autre manière de faire relèverait de la tactique humaine, et non plus de l'agir christique (6).

De plus, Jésus-Christ n'est pas seulement l'auteur de la Parole évangélique, il est lui-même cette Parole. C'est donc lui seul et son Esprit qui sont les sujets de l'inculturation de l'Evangile dans les cultures de l'humanité. Mais si « Evangile » est en définitive synonyme de « Christ », comment pourrait-on maintenir avec Paul VI que « *l'Evangile et donc l'évangélisation ne s'identifient certes pas avec la culture et sont indépendants de toutes les cultures* » (*Evangelii Nuntiandi* 20) ? Quand on prend l'Evangile comme synonyme de la personne même de Jésus, on le voit enculturé dans le judaïsme ; et quand on le considère comme le livre qui rapporte les faits et gestes de Jésus, il s'agit encore d'un produit culturel : la théologie de chacun des quatre évangiles témoigne de variantes culturelles significatives et les exégètes essaient d'y reconnaître des communautés qui sont aussi des milieux culturels différents. L'unité concrète de l'Evangile nous apparaît donc à travers, et seulement à travers la diversité matérielle de quatre écrits distincts. Dès lors, quel sens pourrait avoir l'affirmation d'une « indépendance culturelle » de l'Evangile ? Elle ne concernerait qu'un Evangile abstrait. Il semble au contraire que c'est parce que Jésus s'est enculturé *une fois* dans une seule culture que ses envoyés devront permettre à sa Parole de le faire *dans chacune de toutes les autres cultures, comme si chacune était l'unique*. C'est à cette condition que l'inculturation s'accomplit sans réserve aucune, dans une kénose totale débouchant sur une Transfiguration inattendue.

La logique de l'incarnation

Par contre, du moment qu'on pose un prétendu Evangile indépendant de toute culture, on est obligé d'assigner des limites et des réserves à son inculturation :

(6) A cet égard, la formulation négative et universelle de *Gaudium et Spes* 58 n'est pas de grand secours dans la mesure même où elle est abstraite : c'est au contraire en créant des liens avec *chacune* des cultures concrètes que l'Eglise entrera en communion réelle avec *toutes*. On fera les mêmes réserves sur la formulation négative concernant l'Evangile dans *Evangelii Nuntiandi* 20.

on en est alors réduit à dire que « *la construction du Royaume ne peut pas ne pas emprunter des éléments de la culture et des cultures humaines* » (EN 20). Mais passer de la logique de l'Incarnation à celle de l'emprunt et passer de la culture comme un tout à une somme d'éléments culturels où il y a à prendre et à laisser, c'est instaurer le dualisme et l'extériorité là où il fallait l'union et la pénétration.

Il ne suffit pas de dire « *qu'Évangile et évangélisation ne sont pas incompatibles avec les cultures* » (EN 20), car l'Incarnation établit une compatibilité radicale et positive. Et si l'Évangile est « *capable de les imprégner toutes sans s'asservir à aucune* », est-ce encore conforme à l'agir du Christ, lui qui a pris forme d'esclave pour s'asservir à ce peuple jusqu'à la mort ? La chance du concept d'inculturation ne réside-t-elle pas dans le fait qu'il nous contraint à repenser le mystère de l'Incarnation non plus dans l'abstrait, mais à partir de situations concrètes dans lesquelles la culture est toujours *une* culture particulière ? C'est en s'engageant dans une *seule* humanité, en étant un homme unique et singulier, que le Christ a sauvé *toute* l'humanité. L'Église peut-elle prendre une autre voie que celle de son Maître ?

Si donc « *il importe d'évangéliser — non pas de façon décorative, comme par un vernis superficiel, mais de façon vitale, en profondeur et jusque dans leurs racines — la culture et les cultures* » (EN 20), un seul l'a fait jusqu'ici, Jésus de Nazareth, et il ne l'a pas fait en se réservant pour une universalité abstraite, ni en empruntant des éléments, mais en se vidant de lui-même jusqu'à ce que mort s'ensuive. Si l'Église ne parvient à se concevoir comme universelle que dans une attitude de réserve vis-à-vis des cultures, c'est précisément parce qu'elle est moins universelle qu'elle ne le croit ; c'est par peur de perdre sa particularité qu'elle retient, comme un « *harpagmon* » (Ph 2, 6), le rang qui l'égale à elle-même. Cette Église-là n'est pas encore « l'Église », mais une Église particulière, l'Église latine.

IV - Passer de l'utopie au projet

Le fondement christologique de l'inculturation étant posé, nous ne nous étendrons pas longuement sur les conditions concrètes de sa réalisation : en parler

reviendrait à énumérer les *obstacles* qui s'opposent à sa mise en œuvre. Nous rappellerons cependant deux requêtes directement liées à ce fondement.

Les exigences de la transculturation

Pour exprimer le sérieux de la logique d'Incarnation, on ne peut, à mon avis, faire l'économie d'un langage anthropologique également rigoureux. Pour cela, il faut définir avec précision les termes qui servent à désigner les réalités et les processus culturels. J'ai déjà utilisé, en les distinguant, les mots enculturation et acculturation : celui d'inculturation leur est lié d'une certaine manière, mais sans se confondre avec eux (7). Parmi les termes disponibles en anthropologie, celui qui se rapprocherait le plus d'inculturation et même en constituerait le genre prochain, serait celui de *transculturation*, que J. Poirier définit comme un « *processus évolutif déclenché (dans une culture) par l'effet de facteurs endogènes sans mise en contact de deux ou plusieurs ensembles culturels distincts* » (8). Cette définition semble s'adapter assez bien au processus d'inculturation, lorsque le facteur endogène en question est l'Évangile qui travaille une culture de l'intérieur, indépendamment ou abstraction faite des contacts culturels avec les premiers annonceurs de cet Évangile.

La culture qui accepte de se laisser ainsi travailler de l'intérieur par l'Évangile se met à évoluer par elle-même, à se convertir, et elle produit *une réponse* de foi qui est en même temps totalement évangélique (dans l'idéal) et totalement parole de cette culture-là. Pour ce faire, il va de soi qu'on aura cessé de considérer la culture comme un habillement, comme une expression séparable du contenu : elle est indissolublement corps et expression, un corps qui s'exprime. Ainsi en Afrique, le vêtement blanc ou les cheveux rasés peuvent exprimer le deuil, mais ils ne le font jamais de manière aussi essentielle que le visage de la personne en deuil ; dans le mouvement d'inculturation, c'est le corps même de la culture qui est concerné et non pas les vêtements qu'il a empruntés.

(7) Cf. note 4. Malheureusement, Jean-Paul II considère « acculturation » et « inculturation » comme synonymes (Documentation Catholique 1764, 20 mai 1979).

(8) J. POIRIER, *op. cit.*, p. 24.

Des changements de structures inévitables

Il ne suffit pas de bien concevoir l'inculturation à partir de ses implications anthropologiques et de ses exigences christologiques : il reste à estimer si l'environnement des structures la rend possible. Ici, il faut être franc : dans l'état actuel des choses, je n'hésite pas à dire que l'inculturation est plus une utopie qu'un projet, dans la mesure où elle trouvera difficilement le lieu de sa réalisation (*ou topos* : pas de lieu), sans une révolution radicale des structures de l'Eglise latine.

Le Concile œcuménique de Vatican II et le nouveau Droit Canon éprouvent parfois le besoin de rappeler que les normes édictées concernent la seule Eglise latine (9) : reste alors à savoir si les frontières de cette Eglise doivent continuer à embrasser l'Afrique, l'Asie l'Amérique dite latine, etc. ; dès lors que l'on opte pour un projet d'inculturation, le cadre à l'intérieur duquel il importe de « *sauvegarder l'unité substantielle du rite romain* » (10) ne devient-il pas trop étroit ? Plusieurs évêques l'avaient déjà dit pendant la préparation du Concile. Les théologiens africains sont aujourd'hui de plus en plus nombreux à le penser. Attendons alors la tenue d'un Concile africain pour voir si l'Eglise qui est en Afrique sera autorisée à formuler elle-même sa réponse et son obéissance à la foi.

L'inculturation est un concept qui, par ses deux composantes, signifie un processus vital pour la foi, mais extrêmement complexe : par son préfixe, il rappelle les exigences de l'Incarnation ; par sa racine, il réclame la prise en compte de tous les acquis de l'anthropologie. Avec lui, nous sommes peut-être pour la première fois à pied d'œuvre pour inaugurer un vrai discours sur la mission. Décrire les implications de ce processus, sans complaisance aucune, c'est aussi indiquer le long chemin qui reste à parcourir pour qu'il trouve enfin le lieu de sa réalisation. Pour ma part, je suis persuadé que nous aurons fait un pas décisif le jour où l'Eglise latine, qui avait célébré au Concile le reflux des puissances coloniales, commencera elle aussi son propre reflux des terres et des cultures non latines, pour leur laisser la chance de formuler une réponse créatrice et originale au Christ qu'elles ont accueilli dans la foi.

(9) *Sacrum Concilium* 3. C.J.C., c. 1.

(10) *Sacrum Concilium* 39.

**des
jeunes
générations**

**Au
rendez-vous**

Tu vois, tu entends, tu sais
que la vie ne fait pas de cadeau.
Tu vois, tu entends
que les pauvres en savent le prix.
Tu vois tant de malentendus,
Quand les formules ne valent plus,
que les habits sont usés,
que les mots craquent de partout.
Pourtant,
un goût de vivre tambourine en toi
et tu voudrais connaître
d'autres jeunes
prêts pour l'espérance.
Avec nos mains
et avec l'amitié
partager nos folies de vivre.

A l'âge de tous les possibles et sans aucun droit*

Jean Debruyne

Il faut bien que jeunesse se passe, répétait le proverbe, elle ne passe plus.

Maladie devenue inguérissable, la jeunesse refuse de passer comme les gripes ou les migraines. A dire vrai, ce n'est pas que les jeunes refusent de passer, ils voudraient bien tout ce qu'on veut, mais passer pour aller où ?

Pendant vingt ans au moins, ils sont condamnés ou sans issue. A 11 ans ils sont adolescents et à 30 ils sont toujours regardés comme tels. Leur point commun : ils n'ont pas le droit d'être responsables. Ils ont l'âge de tous les possibles mais n'ont droit à aucun.

Puisque nous avons parqué les jeunes parmi les non-actifs, il ne leur restait plus qu'à se comporter en marginaux. Puisque nous les tenons en dépendance, ils font en effet la preuve qu'ils sont irresponsables.

* Echanges, novembre 1984.

Le symbole du mariage est repoussé

Entre les hors-jeunes (ceux qui ont pris à leur compte le discours social ambiant) et les loubards (ceux qui le refusent), il n'y a plus de place que pour un futur imaginaire abstrait. Autrefois, deux domaines surtout servaient de lieux symboliques et permettaient aux jeunes d'être reconnus ou tout au moins de se faire reconnaître. L'un et l'autre ont foutu le camp...

— Le premier était celui de la relation affective et sexuelle, sanctionnée par le mariage et qui consacrait un statut social.

— Le second était celui de la relation au travail. L'entrée au travail confirmait une place sociale et permettait d'être reconnu comme ajusteur, fraiseur, maçon ou paysan, dactylo, médecin ou couturière.

L'allongement de la scolarité, et donc le maintien de la dépendance, a retardé la possibilité de la responsabilité affective tandis qu'au contraire la mutation de l'adolescence faisait une apparition de plus en plus tôt. Il existe actuellement, et souvent de façon dramatique, un décalage évident chez les jeunes entre la maturité de leur affectivité et les possibilités de leur sexualité.

Ils sont souvent déçus par leurs relations sexuelles, qui ne leur ont pas apporté les merveilles de l'amour, c'est sans doute qu'ils ne peuvent les vivre que comme une relation au même, n'ayant pas eu de chemin pour affronter une relation à l'autre, comme différent. En tout cas, le symbole social du mariage est repoussé à plus tard et ceci pour de multiples raisons. Les parents sont les premiers à redouter les amours trop sérieux : « Finis d'abord tes études, on verra après... » et les seuls amours offerts sont ceux des vacances. La pilule donne bonne conscience aux parents. D'un côté, les gens eux-mêmes n'ont pas envie de prendre des risques. A 25 ans, ils n'ont pas envie de quitter le toit paternel. On y est bien nourri, logé, blanchi... Ils ressentent le mariage comme un piège social. C'est bon quand on a des enfants et, de toutes les façons, c'est le vestibule des divorces. Le mariage, pour eux, c'est le paraître, ils cherchent l'être.

Quant au second lien symbolique, celui du travail, là encore l'allongement de la scolarité

té a retardé l'échéance de l'entrée dans la vie active.

Tandis que l'ordinateur décuple ses possibilités de programmes, mais qu'il est sans projet, tandis que l'économie est déprimée, le chômage en pleine expansion, la rigueur, le signal du repli général sur la sécurité et le chacun chez soi, la société fait tout pour retarder l'échéance de l'arrivée des gens sur le marché du travail. En clair, la société regarde ses jeunes comme une agression et tente d'en repousser l'invasion.

Le droit de se taire

Si nous répétons si volontiers aux jeunes qu'ils sont l'avenir, c'est une autre façon de leur faire comprendre que nous sommes le présent, que nous en sommes les propriétaires, qu'il nous appartient, que nous ne sommes pas prêts à le partager et qu'ils n'ont que le droit de se former, c'est-à-dire de se taire.

De même lorsque nous disons aux jeunes qu'ils sont l'avenir de l'Eglise, nous leur faisons comprendre en clair qu'ils n'ont rien à voir dans son présent, que nous n'avons aucun besoin d'eux aujourd'hui et que c'est nous qui décidons à leur place. Pourquoi donc nous étonner que les Eglises soient vides de jeunes puisque nous les avons envoyés promener dans l'avenir ?

En attendant, quel avenir leur laissons-nous ? Un monde qui, n'ayant plus de perspective, fait de la prospective. Ce monde ne sait pas où il va mais il y va plus vite qu'avant. Il ne sait plus où il en est mais il n'a plus le pouvoir de s'arrêter.

L'évolution rapide des sciences et des techniques a fait passer le travail du métier à l'emploi, de la profession à la maintenance, d'un faire à un regarder faire par des robots. Qu'est-ce que nous voudrions qu'un adolescent puisse répondre à la question de savoir ce qu'il fera plus tard alors que les trois quarts des métiers d'aujourd'hui n'existeront sans doute plus demain et que sa future activité professionnelle n'existe probablement pas encore ? Il sait seulement qu'il est menacé par le chômage et que ses études l'auront mal préparé à affronter son avenir.

Ainsi les jeunes d'aujourd'hui se trouvent-ils privés de ces deux lieux symboliques essentiels : le mariage et le travail.

L'amour n'est plus dans le mariage.

Le faire n'est plus dans le travail.

Les adolescents ne sont plus des enfants et ils refusent la passivité. Ils ne sont pas des adultes et nous leur refusons l'activité.

N'ayant plus ni le moyen ni le témoin pour se faire reconnaître, il ne leur reste que le langage.

Il est aujourd'hui le symbole par excellence.

Le parlé, d'abord. Il est le plus immédiat. C'est un langage émiétté, jouant à cache-cache, les mots y font fortune et s'usent aussi vite. C'est le langage de l'éphémère. Il ne se masque que pour mieux démasquer cette angoisse d'une société qui n'a jamais disposé d'autant de moyens de communication que depuis qu'elle n'a plus rien à dire. A peine un outil de communication est-il au monde qu'il est déjà dépassé. Le parlé dit cette fuite en avant.

Les règles ont fait faillite

Le langage évolue mais il a toujours évolué. Le langage ne se dégrade pas, il change et c'est justement ce changement qui dit quelque chose. Ceux qui parlent de dégradation du langage se réfèrent probablement aux grammaires du XIX^e siècle mais si justement le langage bouge si rapidement, c'est que nous ne sommes plus au XIX^e siècle.

Au lieu d'obéir aux règles édictées par les grammairiens, le langage s'en va ; ce faisant, il transgresse et donc prend ses responsabilités.

Le Verlan dit que c'est notre société qui marche de travers et qu'il faut parler à l'envers pour tenter de se retrouver à l'endroit.

Cette mutation du langage est un passage aux actes. Ne plus faire de phrases dans les règles, c'est avouer tout haut que les règles ont fait faillite et qu'il faut oser casser le béton des grammaires pour retrouver l'avenir. Contrairement à ce qui se dit, ce n'est pas un langage déstructuré mais déjà d'autres structures. La preuve : ils parlent la poésie, ils l'écrivent et ils la lisent.

Il est loin le temps des grandes utopies de 1968 où l'on pensait que les idées pouvaient transformer la société. Les gens d'aujourd'hui sont plus pratiques, ils ne croient plus dans le pouvoir magique du discours. C'est la faillite des idéologies et des dogmes.

De plus en plus, faute d'un consensus moral et d'une morale qui puisse leur paraître crédible, les jeunes se raccrochent à la technique comme valeur.

En ceci, les jeunes ont parfaitement intégré la leçon qui leur est prêchée depuis vingt ans, il n'y a que la réussite qui compte, l'avenir est aux techniciens, c'est la technique qui gagne. Le meilleur est celui qui possède les technologies les plus performantes. De quoi se plaint cette société ? Que les jeunes ne croient plus à rien, qu'ils sont blasés, violents, drogués, qu'ils font peur... Et non ! Ils ont fait leur cette foi que la société leur a annoncée, ils ont adopté la valeur que cette société, elle-même, plaçait en tête de toutes les autres : la technique.

Roland Garros lieu de pèlerinage ?

Pourquoi, dès lors, s'étonner si dans l'enseignement privé catholique (1) lui-même la vie selon l'Évangile n'arrive qu'en dixième position auprès des élèves de 14 à 20 ans... alors que les deux premières places de leurs aspirations sont tenues par le foyer et la vie professionnelle qui sont précisément des lieux symboliques clés.

Le religieux s'est donc déplacé. Devant leurs églises vides, les chrétiens parlent de faillite mais Roland Garros est plein, et une finale à Roland Garros, n'est-ce pas un acte religieux ? La coupe du monde de football ou celle d'Europe ne sont-elles pas des lieux de ferveur et de pèlerinage ? Le rock lui-même n'est-il pas un phénomène religieux ?

Cela ne voudrait-il pas dire que ce que les gens trouvaient autrefois dans les églises c'est ailleurs qu'aujourd'hui ils le trouvent.

Quand cesserons-nous d'ausculter les gros rassemblements de foules convoquées par l'Église, les enthousiasmes soulevés dans les stades transformés pour quelques heures en basiliques ou en cathédrales pour

(1) Enquête de l'Institut de psychologie et sciences sociales.

nous hâter de conclure avec un soulagement : la crise est finie ! comme s'il s'agissait d'une rentrée dans l'ordre, comme si tout allait refonctionner comme avant, les séminaires se remplir et les confessionnaux ne plus désempir ?

C'est vrai que le pape soulève l'enthousiasme mais personne n'accorde le moindre intérêt à ce qu'il dit. Les mêmes jeunes vivant en couple sans être mariés acclament le pape condamnant l'union libre.

Quand aurons-nous enfin compris que ce n'est plus ce que je dis qui prend valeur symbolique mais ce que je vis.

Que pourraient faire les jeunes de ce que nous leur disons ? Nous parlons d'un monde où ils n'ont jamais vécu et ils vivent dans un univers où nous n'avons jamais été jeunes.

Ils ne parlent ni de politique dont ils ont horreur ni d'économie qu'ils ne comprennent pas, ils rêvent de vivre. Le langage de la crise est leur langue maternelle. La seule réalité qui leur paraisse valoir la peine d'être vécue, c'est la réussite individuelle. Il faut être bien dans sa peau, ne pas avoir de complexes, savoir se faire plaisir, se trouver soi-même avec les copains.

Le mal, c'est la solitude.

L'enfer, ce n'est plus les autres.

Mais la relation à l'autre est désormais sans distance. Le langage est immédiat. Le look

n'est pas que le mot à la mode, c'est le mot clé. Il dit que le monde est un spectacle. Il traduit l'instantanéité du monde.

Le langage est un senti. Le corps est la planète de ce ressentir. Le corps est le langage par excellence.

Il y a quelques années à peine, la musique entraînait dans le corps par tous les pores de la peau. La musique ne s'écoutait pas avec les oreilles mais elle était ce frisson physique qui parcourait la peau. Les décibels étaient une caresse. La musique était un langage fusionnel. Cela ne fonctionne plus. Les grands rassemblement de Woodstock ou de l'île de Wight ont sombré.

Le groupe, c'est le métier et l'affectif

Aujourd'hui, ce qui fonctionne, c'est le groupe. Police, Téléphone, Mômes électriques, les Tétines noires, les Affros du rock et tous les autres... Les Tétines noires montent en scène en couches-culottes et blousons de cuir, les Mômes électriques, qui ont tous moins de 18 ans, se produisent devant un mur de vingt-cinq écrans (2) reliés à un ordinateur.

(2) Voir D.S.A. Jeune is beautiful n° 61.

C'est le groupe qui intéresse. Ils veulent aller loin, ils ne veulent pas rester dans l'ombre, ils veulent pouvoir vivre du groupe. Le groupe, c'est à la fois le métier et l'affectif. Il faut qu'ils soient d'accord et ils sont terriblement réalistes sur ce qu'ils font. Ils veulent percer. Ils sont lucides jusqu'au point d'en être blasés et cela leur évite les déceptions. N'espérant rien, ils ne seront pas déçus. Ils sont devenus les professionnels de la crise. Ils ricanent. Ils savent qu'ils sont faits pour être insultés par les adultes et ils entrent dans le jeu pour le rentabiliser. Ces jeunes se montrent consommateurs aussi pratiques, réalistes et performants.

Puisqu'ils sont trop jeunes et toujours trop jeunes pour être pris au sérieux pour la responsabilité, ils occupent le terrain et renversent l'argument. De ce que la société leur reproche, ils font leur publicité. Ils vendent du trop jeune. Pour une fois, ils sont dans le créneau et ils s'y précipitent.

Puisque les adultes ont fait de la jeunesse un spectacle, les jeunes servent aussi pour vendre les jean's, les long drinks et les produits de beauté. Les jeunes se vendent en spectacle et ça marche. La publicité vend de la jeunesse. Les champions olympiques de natation ont quatorze ans. Les radios libres sont aux mains de jeunes. Les jeunes se vendent et les adultes achètent d'abord parce que les jeunes sont leur phantasme, ensuite parce que les jeunes ne sont pas leurs enfants et enfin parce que les jeunes

ont trouvé les bons produits pour vendre de la culpabilité et que la culpabilité a toujours été nécessaire à la bonne conscience. Cette jeunesse a fait de redoutables études de marché. Depuis que cette société leur a enseigné que la seule religion crédible est celle de l'efficacité, ils sont devenus terriblement efficaces.

Dans les classes de terminale, il n'y a pas de chahut, pas de contestation, pas d'affrontement. Ce sont les élèves qui exigent du professeur un rendement et une productivité. Ils pointent ses absences et lui reprochent ses manques de sérieux.

Mais n'ayant plus ni irruption ni explosion et n'ayant plus de soupapes de sûreté, les jeunes se retrouvent de plus en plus enlisés dans d'inextricables problèmes psychologiques. Le mal vécu affectif conduit un certain nombre de jeunes jusqu'au suicide. Les tentatives de suicide des 13-14 ans ont augmenté de façon dramatique. Ils sentent peser sur eux le poids d'une société sans issue.

Leur langage se fait cri, ne trouvant plus les terrains pour s'articuler : c'est le mal, la fugue ou la casse. Les voleurs laissent toujours des traces qui permettent de les retrouver car il vaut mieux être reconnu par la police que de ne pas être reconnu du tout. Les fugueurs aussi sèment inconsciemment des messages car la fugue est aussi une parole et elle n'est tentée que par l'espoir d'être déchiffrée. La drogue ou la

prostitution qui sèment la peur de cette société et dont elle fait des délits pour se rassurer sont d'abord des appels au secours.

Contraints à jouer avec la mort

Mais qui est prêt à entendre ces appels ? La société de la sécurité et de l'assistance ne laissent plus aux jeunes d'espaces de risque ; ils en sont réduits à jouer avec la mort sur leurs motos ou dans l'overdose.

N'aurons-nous à proposer aux jeunes qu'une nouvelle guerre pour leur fournir des raisons de vivre, c'est-à-dire de mourir ?

La seule question que les jeunes nous lancent aujourd'hui est celle de savoir si nous avons vraiment besoin d'eux.

Sont-ils aimés ? Acceptons-nous qu'ils nous aiment ?

Le vrai problème aujourd'hui est peut-être moins de savoir si les jeunes ont trouvé une véritable symbolique — et pourquoi ne l'auraient-ils pas trouvée ? — que de savoir si nous attendons des jeunes autre chose que de les voir réaliser nos rêves manqués ? Attendons-nous autre chose que le paiement de nos retraites ?

Ils ont tout mais ils ne sont rien. Voilà ce qu'ils disent. Et si c'était nous qui étions devenus sourds, aveugles et muets en symboles ?

Aux risques de l'incroyance de nouvelles races de chrétiens *

Jacques Purpan

« Il y a quelque chose que j'ai découvert à la Mission de France, c'est que tu vis Jésus-Christ à fond, que tu es obligée de t'exposer à des gens différents et à des situations que tu n'aurais pas forcément choisies ». Véridique, absolue, à l'image de tous les jeunes engagés au service de la Mission de France, Catherine marque une pose et reprend : « Chez nous, il y a surtout des gens qui ne se retrouvent pas dans les lieux d'Eglise habituels et qui cherchent un langage neuf ».

Assurément, ces jeunes ne s'accrochent pas du conformisme. Au travail (ou au chômage) pour la plupart, qu'ils soient simplement sympathisants ou qu'ils aient une responsabilité au service jeune de la Mission, ils portent au cœur une préoccupation essentielle : « On doit tous accepter qu'un beau jour, l'incroyance frappe à votre porte, pour y être confronté », explique Hugues.

Ces baladins de Dieu n'aiment pas les structures qui enferment : « Aujourd'hui, il est vital de trouver un espace de création qui puisse accueillir toutes les expressions et sensibilités », précise Roland, prêtre à la Mission ; aussi ne sont-ils pas en mal d'imagination pour vivre leurs convictions. Equipes de partage de vie, temps forts à Noël et à Pâques, ils montent aussi des comédies musicales. « Il ne faut pas hésiter à inventer un langage qui soit compréhensible par tous. Souvent, les chrétiens parlent un langage de spécialistes que les incroyants ne peuvent pas digérer. La création, le chant, les comédies musicales, ça parle à tout le monde. On ne sait pas vraiment qui on touche. On s'adresse à tous les vents ».

* Echanges, novembre 1984.

S'adresser à tous les vents, c'est aussi être attentif aux courants nouveaux : « Les clips, par exemple, c'est un truc qui marche. On s'interroge sur les valeurs qu'ils trimbalent et comment on doit réagir ».

« Prendre la mesure de l'incroyance et de la mutation du monde profane, vivre avec des gens, tellement sans réponse qu'ils sont perdus dans un désert, dit Raymond, être secoué par l'incroyance jusqu'à s'y exposer en vivant Jésus-Christ jusqu'au bout, depuis dix ans, le service jeune de la Mission de France draine un courant de foi qui a perçu cette intuition fondamentale : Dieu n'habite pas les formules, il se trouve dans le cœur de ceux qui le cherchent.

(Agnès Ollivier, le Pèlerin N° 5339)

Quelques années après 1968, alors que notre société est secouée par de multiples crises (crise de l'énergie, de l'emploi, des valeurs... et des vocations), la Mission de France fait un pari. Elle est convaincue que Jésus-Christ ne cesse d'inviter des hommes et des femmes au service de l'évangile, aussi bien comme prêtres que laïcs responsables de l'avenir de la foi. Elle le proclame dans des appels plus ou moins entendus, souvent suspectés d'utopie. Passant de la parole aux actes, elle investit, dans ce sens, en créant une équipe essentiellement consacrée aux jeunes de 18 à 25 ans.

Depuis huit ans, en milieu urbain, dans des secteurs ruraux, cette équipe a réalisé une soixantaine de veillées dans la plupart des cas en collaboration étroite avec les diocèses, souvent même sur la demande des évêques. Cet effort en direction des jeunes

chrétiens s'accompagne également d'opérations dites de « plein vent ». Il s'agit de présences gratuites sur les lieux de rencontre ou de concentration de la jeunesse d'aujourd'hui : le Bol d'Or du Mans... le Festival d'Avignon... les campings de Noirmoutier.

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Nous poursuivons le registre « veillée ». Préparée avec des jeunes sur place, cette rencontre comporte plusieurs éléments : un montage audiovisuel, une animation de Jean Debruyne et de Gaëtan de Courrège et, surtout, l'apport enrichissant de témoignages de chrétiens diversement engagés. Le

public ne vient pas à un spectacle même si lumière et images, poésies et chansons y ont une grande importance. Chaque fois, par des gestes symboliques, les participants sont invités à manifester comment l'évangile résonne en eux et de quelle manière concrète ils tentent de répondre à cet appel.

Pour 1984, sept rassemblement régionaux ont regroupé plusieurs centaines de jeunes entre 18 et 30 ans, autour de la fête de Pâques. Ces « Pâques à l'Aube » regroupent pendant trois jours des gens venant de toutes localités, ayant des insertions professionnelles différentes ou étudiantes et, pour certains, avec une jeune charge familiale. Echanger, créer grâce à des ateliers, prier, célébrer et faire la fête autour de la mort et de la résurrection du Christ : c'est le programme de ce week-end pascal. Deux dimensions prédominent : la volonté de célébrer Pâques à l'Aube avec d'autres et une présence plus forte sur l'environnement du lieu d'accueil qui, souvent change chaque année.

A Paris, nous tentons de vivre la nuit de Noël autrement, un Noël « pour rien ». Il s'agit d'une animation dans telle ou telle station de métro, en grattant les cordes de guitare avant d'inviter à une veillée d'amitié et, parfois, de prières.

L'été, temps de vacances, de disponibilité et de transhumance, offre de nouvelles possibilités sur un plan plus large. Ainsi en

1982, trois groupes de jeunes ont vécu quelques jours soit sur un chantier de l'Yonne; soit dans le silence d'un carmel, soit dans la traversée de la Vanoise. Ensuite, l'ensemble se rejoint pour une marche sur les traces du pauvre d'Assise. « T'as pas... huit jours », telle était l'invitation lancée dans la presse. Presque deux cents jeunes y ont répondu et comptent bien poursuivre ce « pèlerinage » de la pauvreté.

En 1983, le souci de la formation aux techniques d'animation a été à l'origine du Festival des comédies musicales puis, cette année, de l'Ecole de spectacle basée sur une péniche accostant en fin de journée dans une escale différente pour présenter une soirée aux riverains du canal de l'Yonne.

De même dans une autre région, l'équipe du Service-Jeunes se retrouve à la braderie de Lille... ou à un carnaval... ou passe quelques jours à Cancale, arpentant les rues piétonnes, rencontrant d'autres jeunes, faisant la « parade » et fréquentant le camping du pays et la plage, comme tous les gens en vacances.

Des parcours de croyants

Cet écheveau de propositions s'articule avec un lieu : Pontigny, près d'Auxerre, où le siège de la Mission de France a été fixé

en 1954 : un siège devenu symbolique qu'il était nécessaire de réhabiter après des années d'absence. En effet, de 1954 à 1967, le séminaire était dans ce village de six cents habitants de l'Yonne. Là, dans une maison proche de l'immense abbatale, chef-d'œuvre de l'art roman cistercien, tout au long de l'année, une équipe diversifiée (prêtres, religieuses, laïcs et l'évêque auxiliaire de la Mission de France), prend le temps d'accueillir les garçons et filles qui désirent connaître davantage la Mission de France : son histoire, ses objectifs...

À la demande de certains jeunes, nous organisons des week-ends de réflexions que l'on appelle « Parcours de croyants ». Chaque année, à Paris et à Toulouse, fonctionnent côte à côte une filière biblique et une filière théologique (anthropologie, christologie, ecclésiologie). Avant la dispersion de l'été, une session rassemble les différents participants aux parcours, sur un thème intéressant l'ensemble. Certains, au-delà d'une recherche d'intelligense de la foi, portent l'interrogation d'un éventuel ministère dans l'Eglise et veulent mûrir leurs projets. Pour eux, s'est mis en place une formation plus systématique en vue de leurs engagements.

Une revue « Vin Nouveau » favorise le lien entre les régions ; elle propose des pistes de réflexion, des idées à confronter et à partager. Un comité de rédaction, indépendant de toute structure, gère et rédige le

journal en étant soucieux d'y mener un travail exigeant : élaboration de textes, mise en page, choix d'illustrations, approfondissement des thèmes abordés avec un souci pédagogique. C'est prioritairement un lieu d'expression pour des jeunes.

Toutes ces réalisations dont on vient de prendre connaissance peuvent apparaître comme des éléments dispersés d'un puzzle. Or il n'en est rien ; entre ces différentes possibilités de rencontre, ces divers moyens de formation, ces regroupements régionaux, il y a un va-et-vient, une interaction, des connections. Il y a un chassé-croisé entre toutes ces opérations et la vie même de la Mission offrant à de plus jeunes son expérience et son souci d'être fidèle au réel. Ensemble, jeunes et anciens, nous tentons de dire aujourd'hui l'Espérance renouvelée de l'Évangile, au cœur même de la vie des hommes.

Une nouvelle race de croyants

Ainsi avons-nous voulu manifester, lors de Pentecôte 84, à Pontigny, qu'il n'y avait qu'une seule fête de la Mission pour les jeunes et pour ceux qui s'étaient lancés dans cette aventure passionnante voilà quarante ans : une fête de l'Esprit pour inventer de nouvelles manières d'aller au-devant des

autres, pauvres et non-croyants, en France et au plus loin des rivages. La symbolique — alors que le rassemblement se passait aux pieds de l'abbatiale du XIII^e siècle — était de passer d'une église de pierres à l'église de plein vent.

Une nouvelle race de croyants

Ce week-end qui a réuni plus de mille personnes comportait, d'une part, une cérémonie d'ordination à l'intérieur de l'immense vaisseau de l'abbatiale, ce cargo de la foi, ce chalutier de prières, et d'autre part, une fête avec stands et chapiteau où les jeunes de diverses régions présentaient par les expressions modernes (danses, chants, sketches, montage audiovisuel) leur approche originale de Jésus-Christ.

**« Viens habiter cette abbatiale,
viens habiter sous la tente,
présent toujours absent
et toujours en attente
Passe sur tes épaules ce grand
manteau de pierre,
tout ce poids d'étoiles, de visages
et de pain qui te libèrent.
Viens habiter ton corps,
ton chant, ton geste et ton poème
et viens,
viens t'habiter toi-même ».**

Ces quelques lignes ont été composées par Jean Debruyne pendant la semaine des comédies musicales de l'an dernier. La Pente-

côte 84 nous embarque pour un même départ. Prêtres fortement interpellés par les années de la Seconde Guerre mondiale et ses séquelles, jeunes générations insatisfaites de la société de consommation, nous rêvons, comme Michel Rondet, d'une

**« Eglise nomade, mouvante,
épousant comme un fleuve les contours du terrain,
surgissant là où on ne l'attendait pas,
diverse comme les paysages qu'elle traverse
mais s'efforçant partout
de manifester l'actualité de l'Évangile
et trouvant là son unité ».**

(Garrigues... février 1983).

On ne dira jamais assez combien la JOC et l'Action Catholique ont opéré une révolution copernicienne dans la compréhension de la foi. En osmose avec les philosophies humanistes qui redonnent à l'homme toute sa mesure, ces mouvements font sortir la chrétienté de ses réseaux internes. Ils ont l'audace d'ouvrir de nouveaux champs d'expérience pour la foi : les lieux de travail, les rapports sociaux. Influencés par le courant réaliste de la pensée, telle que celle, entre autres, de Blondel, ils accordent plus d'importance aux gestes, aux actes qu'aux discours faciles. Les faits ont priorité sur les idées. Le témoignage est leur profession de foi.

La fête colore une manière d'être

Après cette brutale mutation dans la conscience croyante, il semble que l'on tende aujourd'hui à harmoniser parole et action. C'est du moins ce que l'on constate dans les groupes que nous côtoyons. Alors qu'il a fallu modifier, transformer bien des initiatives, la manière de réfléchir, de partager tient toujours la route depuis huit ans : c'est la formule des « ateliers ». Ainsi, à chaque Pâques à l'Aube, les participants se dispersent dans différents groupes de travail : tissage, macramé, poterie, musique, chants, cuisine, soudure, dessin, expression corporelle... il ne s'agit pas là de passer le temps de manière agréable, utile et efficace. Chacun en se livrant à une activité, à une création se dit plus que s'il exprimait uniquement par des paroles. Et la célébration de la résurrection intègre tout ce qui a pu se réaliser au cours de ce week-end. Le faire et le dire sont intimement liés dans la recherche d'une nouvelle expression de la foi.

La dimension poétique, musicale, symbolique de la fête colore une manière d'être et de faire ensemble. Construit avec de faibles moyens, le beau peut être simple. Que de surprises dans la qualité des célébrations ! Chaque année, le mémorial de la Passion et de la Résurrection du Christ s'augmente de

la richesse des mots, des couleurs et des sons qu'apportent les participants : celle-ci avec une flûte traversière, celui-là avec un montage de diapos faites sur place... tel autre avec son poème, les enfants avec leurs dessins. La recherche florale ou la décoration du lieu atteste des dominantes dans lesquelles le groupe trouve matière à créer son Espérance dans un monde peuplé d'images différentes.

Les jeunes, affirme-t-on souvent, ont peur de la solitude, recherchent le groupe protecteur, ont besoin d'un environnement sonore extrêmement puissant. Ces caractéristiques fréquemment notées dans la presse où les enquêtes sont sans doute vraies. Mais le sont-elles totalement ? Dans les rencontres, les silences ainsi que la méditation ne sont pas exclus du programme. Les jeunes organisent eux-mêmes des nuits de prière ou des marches aux étoiles. Ils savent écouter religieusement une heure musicale qui n'a pas le même rythme que le disco. Ils n'hésitent pas à frapper aux portes d'un monastère, d'un carmel ou d'une trappe pour y savourer quelques jours de recueillement en compagnie de contemplatifs. Difficile de savoir si cette tendance est provoquée par l'âpreté de la vie sociale et la difficile insertion professionnelle, par un souci d'écologie ou simplement par le nécessaire passage au désert de toute démarche croyante. Peu importe... de toute façon, cette exigence spirituelle doit être respectée.

Ces formes d'expression et cette dimension de gratuité ne sont pas des échappatoires. Elles ne déconnectent pas des analyses sociopolitiques que ces nouveaux croyants ne manquent pas de faire. Par exemple, lors d'une fête, la constitution du repas tient compte de soucis éloignés de la consommation et du gaspillage. De même, on manifeste ses solidarités en boycottant les produits importés d'une nation qui pratique la ségrégation raciale.

Toutes les générations doivent militer

Nos ancêtres ont lutté pour le pain et la liberté. Ils ont combattu pour bâtir une législation du travail... Les fils du peuple, en 1914, ont été mobilisés pour défendre l'indépendance nationale et les intérêts des possédants... Les travailleurs, en 1936, ont inscrit leur projet de société dans la sphère politique... Au milieu du XX^e siècle, nos pères ont résisté à l'hégémonie du nazisme... Les grands frères de 1968 ont réclamé le droit à la parole dans une société programmée et déterminée par les technocrates. Ce bref rappel montre que toutes les générations doivent militer. Si certaines batailles apparaissent aujourd'hui d'arrière-garde, d'autres sont toujours d'actualité.

A cause de l'évolution historique, les lieux et les objectifs du combat se modifient. Les

jeunes de 1984 ont d'autres terrains que leurs aînés pour manifester leur soif de justice et de liberté. Moins engagés dans les forces productives du travail, ils militent davantage sur la scène sociale ou dans le domaine politique. Ils mettent l'accent sur l'environnement, le cadre de vie, l'hygiène alimentaire. Ils dénoncent notamment toutes les nuisances ou pollutions provoquées par une industrialisation excessive et par les nouvelles énergies nucléaires non contrôlées. Toute atteinte aux écosystèmes est, pour eux, une agression sur l'homme.

Citoyens du monde

Habitué aux voyages, à la rencontre des cultures, ils ne peuvent plus dépenser leur dynamisme dans les frontières réduites du patriotisme. D'emblée, ils sont citoyens du monde et leur militance est fortement marquée de tiers-mondisme. La solidarité prend alors une nouvelle mesure, la dimension internationale. Ainsi, le pacifisme, l'immigration, l'objection de conscience, les droits de l'homme, la lutte contre le racisme et la torture deviennent, pour eux, des objectifs prioritaires. S'ils apparaissent quelquefois allergiques à toute idéologie, ils ne refusent pas pour autant la nécessité d'analyses sociopolitiques. Cependant, ils doivent veiller à ce que la lutte à l'échelle de la planète ne télescope pas les problèmes urgents de l'immédiat.

Dans ce compagnonnage avec des plus jeunes que nous, nous sommes convaincus que, parmi les jeunes générations, de nouvelles races de chrétiens sont en germe. Par leur sensibilité et leurs aspirations, ils renouvellent notre approche de Jésus-Christ et notre conscience ecclésiale. Ces chrétiens de l'an 2000, comme bien d'autres avant eux, sont également capables de laisser leurs filets pour partir à l'aventure de la foi.

Avec les plus anciens d'entre nous, ces jeunes portent un même regard optimiste sur l'avenir du monde, regard néanmoins réaliste qui ne gomme pas le ras-le-bol. Une même espérance nous anime. S'ils nous aident à bien vieillir, nous nous sentons provoqués, transformés par leur soif de vivre et de croire.

Goûteurs d'Espérance

« Pâques à l'Aube » 1985

Mettez-vous ça dans la tête, Mesdames et Messieurs : nous sommes à l'ère de l'individualisme. La solidarité, la fraternité, c'est bon pour les discours électoralistes. Tout le monde aujourd'hui fait la charité par intérêt : qu'il s'agisse de considération ou de publicité pour son entreprise ou pour ses « œuvres ».

Il y a toute une exploitation du sentiment humanitaire qui remplit les poches de ceux qui les ont déjà pleines et qui n'atteint pas ceux qui sont réellement dans le besoin. Voilà qui ajoute encore à notre mauvaise conscience d'Occidentaux du 20^e siècle. Voyez l'exploitation scandaleuse des « nouveaux pauvres » dans le domaine politique. Voyez qui s'est rempli les poches lors de l'aide internationale pour les victimes du tremblement de terre en Italie du Sud : la Maffia !

Chrétiens, nous avons le culot de parler « fraternité », « solidarité » ! Sommes-nous d'un idéalisme inguérissable ou bien sommes-nous encore pires que ces politiciens qui disent mais ne pensent pas. Sommes-nous au point où nous pensons, où nous disons et où nous ne faisons pas ?

Que faire devant l'immensité des problèmes, l'immensité des malheurs, l'immensité des besoins ? Nous résigner ? Fermer les yeux ? Donner dans la condescendance ou la commisération qui ne changent rien à la réalité ?

Il nous faut changer notre regard et changer notre vie. Il nous faut « sortir ». Comme Lazare, depuis trois jours au tombeau et que Jésus appelle avec force « dehors » !

La commisération et la condescendance font de nous des morts-vivants. L'espérance nous ne la trouverons pas enfermés dans nos peurs ou dans nos analyses ! L'espérance est à l'œuvre ! L'Esprit est devant !

Cette année « Pâques à l'Aube » nous fait « sortir » : sortir dans la rue, aller à la rencontre de l'espoir, de l'espérance qui habite notre terre mais qui ne fait pas la une des journaux et qui n'est pas cotée en bourse. Il nous faut être simple et vrai pour l'accueillir et la rencontrer. Nous trouverons chez l'autre la force de vivre, la force d'aimer, le désir de changer qui attend pour trouver sa route, qu'on lui fasse confiance et qu'on lui donne sa place.

Au matin de Pâques nous serons ces guetteurs et ces goûteurs d'espérance !

Denis Chautard.

« ...la célébration de la passion m'a énormément touchée. Les exclus, les marginaux prenaient pour moi le visage de mes deux cousins en prison, de mon copain Syrien et de bien d'autres, de ma grand-mère de chez qui je revenais. Je n'ai guère su, je le regrette, parler aux gens que je ne connaissais pas. J'ai fait peu de nouvelles connaissances, il faut avouer que je n'avais guère envie de discuter, mais j'ai beaucoup, beaucoup aimé cette manière de fêter la résurrection. Participer à cette fête c'était un peu comme si moi-même je ressuscitais de mes angoisses, de mes difficultés de ces jours.

Oh bien sûr en me retrouvant chez moi ce soir, « le moral », comme on dit, n'était pas à nouveau très haut, mais ce matin je me suis levée avec plein de joie... ».

Solange, le lundi de Pâques

« Pour une fois, une réunion pas ordinaire ! Au lieu de se prendre la tête entre les mains, de se lancer dans de grandes discussions, on s'est mis à parler avec son corps, à peindre, à chanter, à pétrir la pâte à pain, à faire un montage d'images et de musiques. A Pâques à l'Aube l'espérance c'est pas des mots. Elle prend forme, couleurs, rythmes, visages et voix ».

Danièle

« ...la religion, c'était dans ma tête les restes du catéchisme de mes dix ans ; une morale triste, étriquée. Je ne savais pas que les chrétiens font la fête, qu'ils chantent, qu'ils dansent et qu'ils aiment la vie ! Pâques à l'Aube a bousculé mes idées sur Dieu, j'ai trouvé chaleur et amitié.

François

**L'aube d'un jour... Tout est fait. Tout reste à faire.
Nous sommes toujours à la veille de l'aube.
Et notre attente nous fait tenir et notre désir la fait venir...
Enracinés ensemble dans l'histoire des hommes,
nous réunissons nos passions, nos amours et nos luttes
dans les mains d'un crucifié.
Encordés à la même foi, franche et incertaine
nous désirons l'audace de réconcilier nos vies au vent qui les entraîne.
Plus forte que nos peurs et que nos prisons,
plus grande est l'espérance allumée un matin de résurrection...
L'autre rive est déjà sous nos pas...**

(Jeunes de la Région Ile-de-France).

Les rendez-vous de Pontigny

Eté 1985

**Il y a encore des vagabonds du bonheur.
Ils cherchent et veulent encore et toujours
des hommes, des femmes, des vivants partout,
sans limite de pays,
jusque dans la misère, les peurs et les doutes.
Et je m'étonnais qu'ils parlent de Dieu...
Il faut que les chemins se croisent un jour,
poser son sac et le peindre
en poèmes et chansons, le danser, le célébrer.
C'est l'heure du rendez-vous
pour vous qui avez un bout du cœur
pris dans cette fièvre de vivre.
Une semaine ou deux jours,
un week-end, ou même une heure...
Ici ce n'est pas le temps qui compte,
mais la rencontre.**

Plusieurs centaines de jeunes sont attendus, du 15 juillet au 11 août, à Pontigny, dans l'Yonne, à 20 kms au nord d'Auxerre.

L'invitation a été lancée par le Service Jeunes de la Mission de France.

« Des rendez-vous pendant quatre semaines, pour préparer les rendez-vous de demain : exprimer ensemble ce qui nous fait vivre et nous branche, ce qui nous attriste et nous limite, nos folies et nos raisons d'espérer ».

• Des ateliers : formes et couleurs, les mots la phrase, musique sans frontière, théâtre et danse, émission radio, vidéo, faire un journal, vivre ici solidaires du Tiers-Monde, célébrer aujourd'hui...

• Des échos journaliers des cinq continents, avec liaison téléphonique sonorisée en direct, les samedis soir, au cours d'un repas spectacle ouvert à tous.

• Les dimanches matin, célébration du Jour de l'Espérance dans l'Abbatiale du XII^e siècle.

Pour les jeunes à partir de 17 ans. Les jeunes couples trouveront jardin et club d'enfants.

Possibilité de s'inscrire pour une ou plusieurs semaines.

Les enjeux

1) Un regard ouvert sur le monde

« Les Rendez-vous » permettront une ouverture sur les cinq continents et, plus spécialement, sur le Tiers Monde. Par delà les images et les nouvelles qui nous arrivent chaque jour du monde entier, le but est de faire connaissance avec des cultures et des peuples différents de nous.

Ce sera aussi une ouverture indispensable vers d'autres manières de vivre en Eglise, en Amérique latine et en Afrique notamment. Ce lien avec des communautés dispersées à travers le monde sera signe de l'universalité de l'Eglise.

2) Apprendre à dire ce qui nous fait vivre

« Les Rendez-vous » seront un temps et un lieu pour apprendre à s'exprimer et à célébrer autrement. Grâce aux ateliers, chaque participants pourra apprendre des techniques d'expression.

Le but est de prendre le temps de dialoguer et de partager dans un monde où il est souvent bien difficile de se rencontrer.

3) Partager une Espérance

« Les Rendez-vous » voudraient permettre de partager un appétit de vivre et de vivre heureux dans un pays où les signes de crise et de désarroi sont plus importants que les signes d'espérance. Dans ce monde, il nous semble important de créer des espaces de rencontres et d'être exigeant de bonheur.

Pontigny, lieu de passage des pèlerins de l'Évangile, est signe de cette recherche qui pousse l'homme vers des horizons toujours plus vastes.

Renseignements :

« Rendez-vous de Pontigny »,

Mission de France

17, rue de l'Abbé Taulaigne, Cidex 51, 89230 Pontigny
Tél. : (86) 47.47.17

De la foi du charbonnier à la foi du jardinier

Pour une foi cultivée

« Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder ». (Genèse 2,15).

A un de ses amis peintre
qui s'étonnait de son assiduité à la messe dominicale,
Paul Cézanne répondit :
« Je vais à la messe
parce que je crois à ma sœur,
qui croit à son confesseur, qui est jésuite ».
Cette réponse en forme de boutade définit assez bien
ce que l'on appelle « la foi du charbonnier »
où les problèmes sont résolus d'avance puisqu'ils ne se posent pas.
C'est sur cette foi-héritage et formelle
que s'est le plus souvent répandu le christianisme en Occident.

La foi n'est pas une chose en soi, que l'on a ;
encore moins « un dépôt », comme on disait, un patrimoine reçu par héritage.
Ainsi transmise, il n'y a plus qu'à commenter, interpréter
et à imposer ce qui est fixé hors du poème et de la découverte.
Pendant des siècles ce sont les scribes
qui ont interprété les interprétations et les ont imposées.

Cette foi reçue passivement n'est plus possible aujourd'hui.
Même si elle demandait un petit effort pour comprendre.
Il n'y a rien à comprendre.
La foi ne part pas d'un savoir mais d'une expérience-parole.
Il en est de même dans l'expérience artistique
où il s'agit de découvrir ce qu'on cherche.

Il faut même renoncer à savoir
pour que se révèle ce qu'on ignore :
les gens qui savent ne découvrent jamais rien puisqu'ils savent.

La foi n'est pas un objet.
Elle est transformation du sujet
et transfiguration par l'amour qu'elle exprime.
Jamais les pensées, les idées ni les idéologies, ni les idoles muettes et mortes
n'ont produit un seul acte d'amour.

Il y a un scientisme chrétien
qui consiste à dégager des informations sur Dieu, le monde et les réalités humaines
que l'on essaye ensuite de transmettre.
La foi ne me paraît plus pouvoir être transmise de cette manière,
par voie explicative, ni même par conviction.

Il s'agit de boire à la source d'eau vive
comme le propose Jésus Christ à la Samaritaine.
Eau qui désaltère jusqu'à éteindre définitivement notre soif.
Désaltérer.
Partager son pain, « fruit de la terre » que nous avons à cultiver.
Transformer le désert en jardin.
Transformer c'est créer, c'est faire « toutes choses nouvelles ».

« A bon entendeur d'écouter ce que l'Esprit dit aux Eglises :
Au vainqueur je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie
qui se trouve dans le jardin de Dieu ». (Apocalypse 2,7).

Jardiner, éduquer (e-ducere),
c'est faire germer, jaillir, faire pousser,
en un mot « cultiver »,
en vue d'une fructification.
C'est faire croître :
faire croître exige la foi.
Le jardinier fait confiance à la terre
et il espère le don du ciel sans lequel rien ne pousse.
Pour faire croître, il faut croire.
Croire c'est être et faire être.
« Celui qui demeure en moi et moi en lui,
celui-là porte beaucoup de fruits » (Jean 15,5).

C'est en ce sens que la foi est créatrice
et qu'elle a besoin de la poésie pour s'exprimer.
Pourquoi ?
Parce que, contrairement aux discours,
la poésie est une parole-acte,
une parole qui fait être celui qui l'exprime et celui qui l'écoute.
Prononcer la Parole et l'écouter sont un acte unique.
« Ecoute, Israël »
« Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ».

Dire à Dieu : « Notre Père » comme Jésus nous le demande
c'est devenir son enfant.
Devenir enfant et non pas le rester.
Rester enfant est une régression infantile.

Ecouter la parole c'est la créer.
C'est ce que dit St Jacques :
« Il ne suffit pas d'entendre la parole,
il faut la faire » (factores verbis).
Ecouter est un acte qui m'engage ;
entendre est passif.
Créateur du Verbe,
nommer les animaux et tous les êtres de la création
est le pouvoir poétique que l'homme a reçu de Dieu.
Jardiner la création fait de nous les poètes de Dieu.
Si la foi est vraiment pour chacun de nous
cette communion personnelle avec Jésus-Christ
et, « par Lui, avec Lui et en Lui »,
avec « Notre Père qui est aux cieux »,
nous ne pouvons plus parler de la foi en termes de logique rationnelle ;
mais tout simplement en témoigner
non pas comme une certitude
mais comme l'expression d'un accomplissement et d'une plénitude ;
comme une chance aussi sans laquelle nous ne serions pas ce que nous sommes.
Dans la foi
la raison n'est que la servante de l'unité de notre personne
qui se fait par « le cœur ».
La foi est respiration, rythme, chemin vers un centre,
vers celui qui est plus présent à moi-même que moi-même.

L'athéisme classique a ses racines dans les certitudes.

On a plus instruit qu'éduqué ;
on a plus appris qu' « enfanté à la foi »
selon l'expression de St Paul.

La culture elle aussi n'est pas un savoir rationnel.

Elle est un savoir-vivre ;
mieux, un art de vivre, une sagesse.

Etre cultivé consiste à transformer de l'information en connaissance,
au sens strict en communion avec les êtres et les choses.

C'est aller de la communication à la communion.

Et aujourd'hui ce besoin est d'autant plus grand
que l'humanisme de notre temps est un humanisme de solitude.

On n'est pas cultivé tout seul ;
pas plus qu'on ne croit tout seul
(« croit » au sens de croître ou de croire).

Si la culture se définit par des connaissances abstraites,
ou celles qu'apportent les sciences et la technique,
et si en même temps l'art n'est considéré que comme divertissement ou assouvissement,
alors il est normal que l'individu soit pris au piège de sa rationalité
et se tourne vers l'extérieur des choses.
C'est le matérialisme.

En réalité la foi et la culture s'appellent l'une et l'autre
comme la forme et le fond, le ciel et la terre.
Que serait la terre sans ce que le ciel lui donne ?
Les habitants du Sahel et du Nord de l'Ethiopie en font la tragique expérience.

La culture donne forme à la foi,
mais c'est la foi qui la fonde.
Sans poser ici le problème de la théologie de la libération,
je dirais qu'il en est de même entre le salut en Jésus Christ
et la libération politique et économique.

En art, forme et fond doivent s'unir,
se fondre sans se confondre.
Fusion n'est pas infusion.
Plus le feu et le fer fusionnent,
plus le feu est feu et plus le fer est fer.

Il en est de même en Dieu et nous.
Plus je suis uni à Dieu, plus je suis moi.
C'est l'incarnation qui a fait de nous des personnes libres et responsables.

Culte et culture ont la même racine.
Éthique et esthétique sont inséparables.
Foi et culture procèdent de la même quête d'absolu qui habite l'homme.

S'il en est ainsi,
les médias actuels peuvent-ils témoigner de cette inquiétude,
de cette quête d'absolu ?

Oui, mais à condition que les médias et toutes les techniques de communication cessent de se considérer comme une fin en soi.

Prendre les moyens pour des fins, dans ce domaine,
c'est rendre tous les publics passifs

en ne faisant pas appel au besoin de créativité de chacun.

Ils véhiculent une culture de jouissance

qui consiste à consommer ce qui était autrefois

création et expression de tout un peuple.

Ce qu'on appelait encore il n'y a pas bien longtemps « culture populaire ».

Dans une culture d'assouvissement et de jouissance,
l'homme devient objet et court le risque de perdre sa liberté créatrice.

Sans liberté il n'y a ni foi, ni culture possibles.

« La vérité vous rendra libre » (St Jean).

C'est en créant que l'homme devient capable d'amour

et c'est en aimant qu'il échappe à la solitude.

L'Art comme la religion sont des affaires d'amour.

Sans amour ni l'un ni l'autre ne peuvent exister.

C'est pour cela que l'homme

pour ne pas être réduit à l'espèce

et devenir personne unique et esprit singulier

a besoin de s'adonner à une tâche créatrice.

« Faute d'un peuple qui nous porte,

peut-être qu'un jour nous arriverons, nous autres artistes,

à ne plus pouvoir nous exprimer », disait Paul Klee.

L'art n'est plus dans la vie, pas plus que le sacré.

Les artistes ne sont pas compris parce qu'ils ne représentent qu'eux-mêmes,

« faute d'un peuple ».

Ils ne sont plus l'expression d'une communauté de foi,
ni d'une culture populaire.

L'art d'aujourd'hui n'est que l'expression d'un homme seul
en quête de lui-même.

« Je peins pour me parcourir », disait récemment un peintre célèbre.

Il est une immense interrogation

à laquelle ni l'Eglise ni la société ne sont capables de répondre.

D'où sa forme paroxystique « entre le style et le cri ».

Entre le cri de l'enfant qui naît et celui de Jésus sur la croix,
il y a tous les cris :

cris de peur, cris de douleur,

cris de joie ou cris de détresse des hommes.

Et c'est dans cet espace que se situent cultes et cultures

et toutes les formes d'expression des hommes

qui sont des tentatives pour échapper à l'usure du temps et à la mort.

L'Art est un anti-destin disait Malraux.

Saint Jean va plus loin lorsqu'il dit que la victoire sur la fatalité

(le fatum ou l'ananké des Grecs),

c'est l'Agapé,

l'Amour gracieux de Dieu pour nous.

Gracieux, gratuit ;

en latin la « gratiosa », c'est à dire la Beauté.

La Beauté était le nom que donnaient les pères à l'Esprit Saint.

« L'Esprit de Beauté ».

« La Beauté sauvera le monde », écrivait Dostoïevski.

Saint Serge, le maître du grand peintre d'icônes, André Roublev, disait :

« Le meilleur moyen de surmonter les contradictions du monde
est de donner une vision du Tout Autre ».

En s'attribuant les pouvoirs d'un dieu,

l'homme s'est séparé de Dieu

et, par voie de conséquence, de l'univers.

Coupé de sa source, il reste désarmé devant sa propre création.

L'Univers est devenu pour lui un immense chantier

où tout s'exprime en chiffres

et se soumet au seul principe de rendement et de curiosité.

La vie n'est plus organique,

elle est organisée.

L'enjeu culturel.

c'est aujourd'hui la dignité de la vie
qui n'a de sens que dans l'amour :
fidélité amoureuse et amour fidèle.

L'Art est lié à la foi et se situe dans le prolongement de l'amour.
En art, comme dans la foi, il faut aimer d'abord ;
et ce n'est qu'après qu'on peut s'interroger sur ce qu'on aime
jusqu'à n'en vouloir plus rien ignorer.

L'Art, et donc la culture, est en définitive
la rencontre de ce qu'il y a de plus profond en nous-mêmes
avec ce qu'il y a de plus profond dans le monde créé ;
et ce qu'il y a de plus profond dans l'homme
c'est la puissance de l'amour.

« Il n'y a rien de plus réellement artistique que d'aimer les gens »,
écrivait Vincent Van Gogh à son frère Théo.

En peinture on ne va pas de l'abstrait au concret,
mais du concret à l'abstrait.

En poésie l'important c'est d'être disponible à ce qui survient...
C'est une forme de la pauvreté,
le contraire de l'avidité.

C'est ici que je situerais la prière.

La prière doit monter de nos vies comme une source sort de terre.
Elle survient, elle advient.

Prier c'est introduire l'amour et l'humour dans sa vie.

Dieu, certes, n'a pas besoin de nos prières puisqu'il est Amour.

Il a besoin d'amour.

C'est le contraire de l'aliénation,
de ce qui nous rend étranger à nous-mêmes.

L'activité poétique rejoint la prière.

Que font le poète et l'artiste ?

Ils tentent de relier (au sens religieux du terme) le limité et l'illimité,
le clair et l'obscur, l'ombre et la lumière,
le visible et l'invisible, le sensible et l'intelligible,
le ciel et la terre, la vie et la mort.

Lorsque l'unité est réalisée, la Beauté apparaît.

C'est à dire lorsque la chair et l'esprit sont visibles en même temps,
lorsque l'éternité a fécondé le temps.

« Un bon arbre produit de bons fruits ».
Un fruit est bon lorsqu'il existe un bon rapport
entre le noyau, la pulpe et l'écorce.
L'unité des trois exprime l'intégrité du fruit.
Ce qui est dehors exprime ce qui est dedans.
Ce qui est en haut exprime ce qui est en bas et réciproquement.
Comme dans l'incarnation,
c'est le tout-impuissant qui exprime le tout-Puissant.

Dans le chaos de notre monde,
de la cellule (microcosme) au cosmos (macrocosme),
il s'agit de trouver le point originel
qui va tout renverser et transformer,
ou, pour prendre le terme évangélique, transfigurer ce monde qui passe
en figure du Royaume de Dieu
où s'épousent à jamais le temps et l'éternité.
Ce point originel, c'est la Parole du Verbe Créateur.
« Au commencement était le Verbe
et le Verbe était Dieu ».

André Gence.